

2015

rencontres scientifiques
scholarly activities





Sommaire

Contents

José Emilio BURUCUA	3
Sudhir CHANDRA	7
Marc CHOPPLET.....	9
Bachir Souleymane DIAGNE.....	13
Mamadou DIAWARA	15
Andreas ECKERT	17
Abaher EL-SAKKA	20
Babacar FALL.....	23
Matthew FINKIN	27
Margret FRENZ.....	29
Gad FREUDENTHAL	31
Heinz-Gerhard HAUPT	33
Livia HOLDEN.....	36
Jan HOUBEN.....	39
Huri ISLAMOGLU	43
Ward KEELER	46
Sara KELLER	49
Annie MONTAUT.....	53
Viren MURTHY	56
Pierre MUSSO	59
Mor NDAO	62
Samuel Alfayo NYANCHOGA.....	65
Gabriela PATIÑO-LAKATOS	68
Hamadi REDISSI	71
Fernando ROSA	74
Kumar SHAHANI.....	78
Radhika SINGHA	80
Dmitrii TOKAREV	83
Samuel TRUETT.....	87
Ravi VASUDEVAN.....	90

José Emilio BURUCUA

Histoire, Université Nationale de San Martin, Argentine

History, Universidad Nacional de San Martin, Argentina

Chaire soutenue par la Région Pays de la Loire /
Fellowship supported by the Pays de la Loire Region



« *Mon projet consistait à envisager la traduction du Baldus de Folengo, texte originellement écrit en latin macaronique du xv^e siècle, dans un espagnol macaronique contemporain qui compte les expériences linguistiques des pays espagnophones de l'Amérique Latine. J'ai pu lire presque toute la bibliographie qui existe à présent sur le thème, mais j'ai à peine avancé avec la traduction. La présence des collègues des quatre parties du monde à l'IEA m'a ouvert des horizons inattendus vers des champs dont ma connaissance était pauvre voire inexistante : l'Afrique sous-saharienne, le Kenya, les pays arabes comme la Tunisie et la Palestine, l'Inde et le Sud-Est asiatique. Les problèmes sociaux, culturels et religieux de ces pays, autant du passé que d'aujourd'hui, ont attiré mon attention d'une façon si intense que j'ai décidé d'écrire des compte-rendus de chaque intervention faite par les fellows au séminaire, lire les textes essentiels cités pendant les exposés et intégrer les matériaux dans un Journal de ma vie intellectuelle à l'Institut (Le Journal est écrit dans un espagnol ordinaire, non macaronique, sauf quelques exceptions). Laisser tomber la possibilité de m'approcher à une Erlebnis comparable à celle du magister ludi Joseph Knecht et d'en laisser un témoignage écrit pour mes étudiants et mes confrères universitaires en Argentine aurait été un péché impardonnable, digne des railleries de l'Encomium Moriae. Macaronicum projectum abandonavitur sed non per semper. Reprendetur cum envouementum Instituti Adventatorum Studiorum finem habeat. »*

Les secondes noces de Mercure et Philologie. Nouveaux essais sur la littérature macaronique

Séminaire du lundi 19 octobre 2015

Le monde euro-atlantique a souvent conçu le travail de l'écriture sur deux voies séparées – celle des concepts ou contenus, celle de l'expression ou de la forme linguistique – qui doivent se concilier au fur et à mesure que la tâche se développe pour arriver à l'éclat et à la pleine réalisation du sens. La convergence des idées et des signes a été métaphorisée comme une cérémonie de mariage.

La première manifestation d'une conscience explicite à ce sujet se trouve dans le titre d'un livre écrit par l'érudit romain-carthaginois Martianus Capella autour des années 410-420 : *Les noces de Philologie et de Mercure*. L'auteur nous raconte une fable qui sert de cadre à l'organisation d'un système des arts libéraux dans lequel les connaissances liées au langage – grammaire, rhétorique, dialectique – s'articulent avec les sciences mathématiques – arithmétique, géométrie, astronomie, musique. Le jeune Mercure sait que les dieux ne parviennent à leur plénitude que lorsqu'ils s'unissent en mariage avec une déesse. Son frère Apollon lui conseille de prendre Philologie comme épouse. Un sénat de douze *numina* accepte le mariage et donne à la jeune fille l'assistance de sept nymphes qui représentent, précisément, les arts libéraux.

Le récit de cette fable a un tournant joyeux et comique, enfermé dans le noyau sexuel du symbole des noces entre la phronésis, la prudence et le savoir pratique de la langue représentés par Mercure, et la connaissance poétique et intellectuelle dont Philologie serait la maîtresse. Les intellectuels du Moyen Âge ont toujours eu sous leurs yeux l'œuvre de Capella. Pendant la Renaissance, le succès du livre a continué. L'idée de l'union entre Mercure et Philologie s'est renforcée à l'époque humaniste grâce au renouvellement de l'érudition classique et la découverte de textes antiques en grec et latin, inconnus pendant le Moyen Âge.

Mais, dès la fin du *Quattrocento*, plusieurs signes annonçaient la possibilité d'un divorce de Mercure et Philologie. En 1485, Pic de la Mirandole s'adressait à Ermolao Barbaro en soutenant la nécessité d'ouvrir des perspectives philologiques nouvelles pour arriver à une lecture libre et créatrice des textes de l'Antiquité. Dans son dialogue *Ciceronianus*, publié en 1528, Érasme a déployé un paradoxe qui critiquait la vénération acritique, octroyée aux textes écrits par Cicéron au 1^{er} siècle av. n.e, de la part des rhéteurs et des soi-disant humanistes modernes. Le divorce de Mercure et Philologie dénonçait une crise de la formule humaniste du savoir et s'inscrivait dans le cadre d'une crise plus vaste des équilibres religieux et culturels de la civilisation chrétienne.

Autour de 1500, il y a eu un signe radical de la coupure entre science et discours, connaissance et langage, métaphorisés par les figures de Philologie et Mercure : la critique burlesque du latin humaniste, exercée depuis 1490 par les inventeurs du latin macaronique à Padoue. Un groupe d'étudiants et de jeunes maîtres ont créé une langue métisse, qui appliquait la syntaxe latine à des mots et des expressions caractéristiques de la langue vulgaire et des dialectes. Le résultat ressemblait à ce qu'on appelait *latinus grossus* ou *Küchenlatein* au Moyen Âge, une forme spontanée de parler un latin plein d'erreurs de vocabulaire et de composition. L'invention des universitaires padouans systématisait les défauts de grammaire, étendait l'usage des mots communs, les adaptait aux déclinaisons et conjugaisons régulières et construisait

ainsi un langage qui se montrait comme l'anamorphose comique et monstrueuse du latin des vieux scolastiques et des humanistes. Tifi Odasi, le premier auteur qui publia les résultats d'une expérimentation semblable, a donné à son poème le titre de *Macaronea* pour célébrer, paraît-il, une confraternité de bourgeois padouans qui organisaient de grandes ripailles de *macaroni* dans la ville.

Un deuxième pas stylistique serait donné plus tard par le bénédictin mantouan Théophile Folengo. En 1517, Folengo publia une première version de ses propres *Macaronea*, un ensemble de poèmes dont le récit épique *Baldus* est le plus fameux. Il s'agit d'une sorte de reprise latine du *Morgante* de Pulci, qui parodie de l'*Énéide* et de l'*Orlando furioso*. Le moine est revenu trois fois encore sur ses textes, en 1521, 1535 et dans une édition posthume de l'œuvre en 1552. Folengo a fondé un style macaronique, au-delà de la dégradation du latin classique qui caractérisait les inventions d'Odasi. 1) Notre auteur ré-élaborait la syntaxe et la métrique latines à partir d'une opposition manifeste entre les règles et leurs violations ludiques. La langue macaronique devenait ainsi un hybride de liberté et de cohérence, qui combinait un usage insouciant de la grammaire et des préceptes rythmiques avec une présence perpétuée des grandes formes de la langue latine ancienne. 2) Folengo cultivait un métissage fluide et polyphonique des vocabulaires de la langue des humanistes, du toscan de Bembo et de l'Arioste et des dialectes de la vallée du Po. Il le faisait en sautant du latin classique, des citations à peine masquées de Virgile ou d'Ovide, aux circonlocutions latinisées du jargon des avocats et des officiers, des soldats et des matelots, des curés et des vagabonds, jusqu'aux mots grossiers utilisés par les paysans ou le bas peuple des villes. Les mots étaient déclinés et les tournures arrangées selon les modèles de l'écriture ancienne.

Cesare Goffis a montré le rapport entre la position religieuse foncièrement réformatrice de Folengo et la critique linguistique dans laquelle il s'est lancé en créant la langue de la *Macaronea*. La première mention du nom de Luther, à côté de celui d'Érasme, dans une œuvre littéraire du XVI^e siècle, que l'on trouve au livre VIII du *Baldus* dans la version de 1521, est très ambiguë car elle situe ces deux "théologiens" dans la liste des autorités que les moines prêcheurs mentionnent dans leur sermons pour impressionner les ignorants et les candides. Le latin des clercs devient donc un des signes du renversement de la société et de la morale, provoqué par la corruption institutionnelle et conceptuelle du message chrétien. Le langage de l'Église et de l'érudition des écoles s'inscrit dans la constellation des mœurs dépravés qui mènent le clergé à sa perte. Les hommes auront une possibilité plus solide de salut s'ils cherchent une voie de conduite et d'expression fondées sur la renaissance d'un évangélisme sorti d'Érasme mais identifié, de plus en plus, avec l'expérience religieuse du cercle valdésien et l'idée du *Bénéfice du Christ* qu'un autre bénédictin, Benedetto Fontanini da Mantova, a publié à Venise en 1543.

Le macaronique est un Janus, un emblème contradictoire, porteur de deux sens opposés, un instrument de communication capable de rétablir la liaison brisée entre le haut et le bas, entre la terre des hommes et le ciel de Dieu et des âmes bénites. Le macaronique nous permet de naviguer à travers trois mondes – le souterrain, le terrestre et le céleste – et d'y découvrir la source du salut dans la grâce octroyée par le Christ.

Mon travail de traduction du *Baldus* se situe à mi-chemin entre la littérature et l'histoire, entre l'écriture d'imagination et l'exactitude philologique et culturelle, entre la Babel du présent et l'érudition du passé. Cet exercice linguistique a un double objectif. 1) Rendre compréhensible pour un lecteur d'aujourd'hui l'étrangeté de la Renaissance, trop souvent effacée par les continuités de l'Humanisme. L'invention et l'usage littéraire du macaronique appartiennent à ces modes de pensée et à ces formes culturelles qui nous surprennent. Elles croisent, dans

une même inspiration linguistique et poétique, le retour aux Anciens et les exubérances carnavalesques. 2) Ce projet n'est pas sans relation avec les interrogations de notre présent sur les incertitudes et les débats à propos des langues d'aujourd'hui.

Références

Folengo, Teofilo (Merlino Cocai), *Baldus*, édité par Mario Chiesa, Turin, UTET, 2006, 2 volumes.

Folengo, Teofilo, *Baldus*, édité par Mario Chiesa e Ugo Enrico Paoli, traduit par Gérard Genot et Paul Larivaille, Paris, Les Belles Lettres, 2004, 3 volumes.

Folengo, Teofilo, *Baldus*, traduit par Anne E. Mullaney, Cambridge, Mass., Londres, Angl., The I Tatti Renaissance Library et Harvard University Press, 2007, 2 volumes.

Bonora, Ettore, *Le Maccheronee di Teofilo Folengo*, Venise, Neri Pozza, 1956.

Bonora, Ettore & Mario Chiesa, *Cultura letteraria e tradizione popolare in Teofilo Folengo. Atti del Convegno tenuto a Mantova il 15-17 ottobre 1977*, Milan, Feltrinelli, 1979.

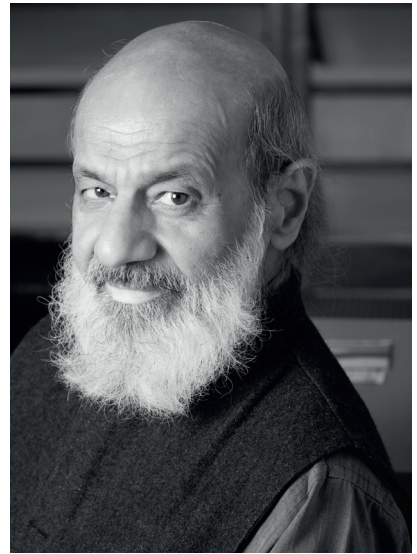
Chiesa, Mario & Simona Gatti, *Il Parnaso e la Zucca*. Testi e studi folenghiani, Alessandria, Dell'Orso, 1995.

Goffis, Cesare Federico "La contestazione religiosa e linguistica nei testi folenghiani", in Bonora, Ettore & Mario Chiesa, *Cultura letteraria e tradizione popolare in Teofilo Folengo. Atti del Convegno tenuto a Mantova il 15-17 ottobre 1977*, Milan, Feltrinelli, 1979, pp. 84-129.

Sudhir CHANDRA

Histoire contemporaine, Université Mizoram, Aizawl,
Inde - Membre associé

*Contemporary History, Mizoram University, Aizawl,
India - Associate Fellow*



“Discussions at the Monday seminars are so enriching, invariably offering the speaker with important, often unexpected, suggestions, insights and alternative modes of enquiry. The discussions are also, cumulatively, healthily humbling, making one aware of the extent of one’s ignorance. I should like to mention just one, particularly enlightening, example. It happened as Pierre Sonigo saw the abstract of my abstract and responded with comments that made me see my own material... can be for the analyst.”

Fasting as Non-Violent Resistance: remembering Gandhi’s most Non-Coercive Fast

Séminaire du lundi 20 juin 2016

Fasting may seem a quintessentially non-violent exercise. It may really be so when undertaken as a strictly personal act without involving others; except, arguably, when it is, as a personal act, intended to cause violence to the self. But fasting as an activity directed against, even towards, others needs must become in varying degree a coercive and violent exercise. This should be particularly so when the fast is meant to be an instrument of resistance against one’s opponents. And most so when it is undertaken by one who, prior to the moment of the fast, has been engaged in violent resistance against the same opponents, and continues to believe in violence as a legitimate mode of resistance. Mere absence of overt violence does not make an act non-violent.

Accepting Gandhi as the innovator of non-violence as an organised mode of collective resistance, this presentation will seek to focus primarily on fasting as a means to achieve a particular end. I should like to anticipate, here in this abstract, something that sets fasting apart from other modes of legitimate instruments of resistance in Gandhi's theory and practice of non-violence. A fast, he insisted as a matter of principle, should never be directed against one's opponents. Many inconsistencies marked Gandhi's life. Indeed, inconsistencies were for him a sign of evolving. But this was one principle – the principle of abstaining from fasting against one's opponents – from which, in his reckoning, he never deviated.

In his reckoning, he had no human opponents. What he, as a non-violent resister, resisted was a system, an unjust system, not its human instruments. But he was alive to the asymmetry of his sentiment. He knew that there were groups of human beings who regarded him as their enemy. Against them he never fasted, neither in South Africa nor in India. As a result, not one of his numerous public fasts was directed, not even obliquely, against the British or the Muslims.

In the larger scheme of non-violent resistance, fasting was, more than any other means of action, aimed at appealing to and purifying people's hearts. Ideally, a non-violent struggle is one in which there are no vanquished and no victors. It is meant to resolve the conflict, and the resolution is achieved through change of hearts. However, in the course of the struggle for Indian independence, there came a point in the early 1940s, during the thick of the Second World War, when Gandhi candidly declared that no matter what happened to the British hearts, India was determined to be free.

Given the difficulty of separating the private and the public, especially in the case of one like Gandhi, it is hard to provide an exact count of his public fasts. Roughly, the number can be estimated to be around twenty. Some of these fasts were for a specified period, the maximum having been for 21 days. Some others were 'fasts unto death', though none of these went beyond seven days.

I shall touch upon a few of these fasts in order to show that all his fasts – except one – carried within them varying degree of coercion and violence. That one exceptional fast will be the centre of this presentation. Besides being for a specified period – 8 to 29 May 1933 – this fast had no conditions attached to it. Even its reason was not explicitly stated by Gandhi. There was no conceivable possibility, then, of anyone feeling in any way coerced or emotionally blackmailed by this fast.

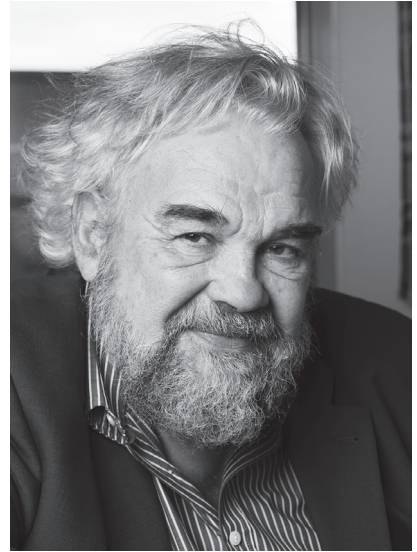
The presentation will end by showing what happened – or did not happen – on account of this purest of pure fasts, and also what has since happened to it in recorded history as well as in popular memory. Maybe that will help us reflect on the human condition and, given that condition, on the viability of non-violent mediation.

PS: Mere absence of violence does not make an act non-violent. Could it be that the mere presence of an element of coercion or violence does not necessarily render a non-violent act violent?

Marc CHOPPLET

Philosophie, Professeur émérite, France

Philosophy, Emeritus, France



« Le séjour à l'IEA de Nantes fut particulièrement riche. Ce site d'excellence, remarquablement situé, est doublement ouvert : sur le plan des idées et de la recherche et sur le plan international. Organisé autour d'une double dimension de recherche personnelle et d'échanges formels ou informels entre résidents, il me fut particulièrement précieux. Il m'a permis d'une part de rédiger deux articles et de reprendre un travail sur le secteur des sciences de la vie et des biotechnologies et, d'autre part d'élargir mon champ d'interrogation à d'autres cultures et d'autres sociétés. »

Essai de mise en évidence de l'architecture dogmatique des débats actuels sur les biotechnologies

Séminaire du lundi 30 mai 2016

Le terme biotechnologie(s) désigne un secteur d'activités scientifiques et technologiques complexes. Le terme est ancien. Il a été utilisé pour la première fois en 1919 à Berlin par Karoly Ereky, un ingénieur hongrois qui fut ministre de l'alimentation, pour décrire de nouveaux procédés de production alimentaire. Il est surtout au cœur de recherches et de débats depuis les premiers travaux de génie génétique dans les années 1970 suite aux découvertes des rétrovirus qui renversèrent ce qui était jusqu'alors le « dogme central de la biologie moléculaire¹ ».

¹ Crick, F. H. C., *The biological replication of macromolecules* in Symp. Soc. Exptl Biol. XII, p. 128, 1958. Voir aussi Monod, J., *Hasard et nécessité, essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Seuil, Paris, 1970, p. 144.

Le développement de ces technologies du vivant a alimenté de nombreuses controverses et débats de société ; en particulier éthiques (création de Comités d’Ethique sur les sciences de la vie à partir des années 1980), juridiques (sur la brevetabilité du vivant notamment) ou environnementaux (risques liés à la dissémination d’organismes génétiquement modifiés dans l’environnement). Ces aspects techniques furent l’occasion de prises de positions fortes et de débats indignés concernant le respect de la vie, la dignité humaine, le caractère sacré de la création de la nature ou son arraisonement. Ils ont engagé la communauté scientifique elle-même depuis le premier moratoire sur l’utilisation de la transgénèse lors d’un colloque qui s’est tenu à Asilomar aux Etats-Unis en janvier 1973, jusqu’à la récente demande d’un moratoire² après la découverte d’un nouvel outil de génie génétique peu couteux et « universel », CRISPR-Cas9, permettant notamment de « réparer » l’ADN de cellules germinales. Les visions grandioses d’avenir qui ont pris le nom de « Transhumanisme »³, s’appuyant sur les convergences en cours entre nanotechnologies, biotechnologies, informatique, sciences cognitives (NBIC) et imprimantes 3D, ne sont pas sans susciter réactions et inquiétudes. Cet ensemble de travaux et les réactions qu’ils provoquent en font un laboratoire remarquable des interrogations et des représentations de nos sociétés technologiques. Touchant les secteurs de la santé, de la reproduction, de l’alimentation, de la vie et de la mort ils nous confrontent à nos peurs, à nos fantasmes et à nos espoirs.

Sous l’apparence désordonnée de débats répondant aux travaux scientifiques et technologiques et aux découvertes successives, une analyse attentive de ces développements montre une certaine récurrence. On a parlé de « styles » nationaux de recherche⁴ pour caractériser des approches très différentes de la génétique dans les années 1920-1930 aux Etats-Unis, en Union Soviétique et en Europe. Moins marquées, ces différences perdurent. On peut constater de même, sur le plan juridique, des positions divergentes entre les Etats ; notamment en France et aux Etats-Unis malgré les efforts pour parvenir à des consensus juridiques internationaux. On constate également, particulièrement en France, la difficulté, voir l’impossibilité de parvenir à des consensus (notamment en ce qui concerne les Organismes Génétiquement Modifiés) malgré les efforts d’organisation de « Conférences de consensus ».

De ce point de vue, ce qui ressort de manière frappante c’est la très grande stabilité des arguments échangés malgré les avancées très rapides des travaux scientifiques. Cette relative stabilité des analyses, des arguments et des représentations nous invite à porter un autre regard et à en rechercher les « schématismes latents ».

A titre exploratoire nous formulons quatre hypothèses :

Il y a co-construction des espaces scientifiques, philosophiques, éthiques et juridiques. Contrairement à une appréhension commune ou un décalage permanent, voire un vide dans le domaine juridique, existerait entre les avancées de la recherche et les réactions, je postule au contraire une imbrication des représentations et des travaux qui reflète l’état d’une société à un moment donné, ses attentes et ses questions sur l’avenir.

Deuxième hypothèse, cette « co-construction » est particulièrement identifiable dans des temps de crises (et en particulier de crises des savoirs) et s’origine au XVI^e-XVII^e siècle dans une double question aujourd’hui masquée : une science de la nature est-elle possible ? qu’est-ce qui est le plus utile ?

² Suite à une réunion organisée en décembre 2015 par l’Académie Américaine des Sciences et de la Médecine, l’Académie Chinoise des Sciences et la Société Royale de Londres. Cette demande fut sans lendemain.

³ <https://iatranshumanisme.com/2015/04/25/les-nouvelles-predictions-de-ray-kurzweil-lavenir-dici-2099/>

⁴ Voir par exemple, Harwood J., *National Styles in science: genetics in Germany and the United States between the World War*, Revue ISIS, 1987, Vol.78, N° 293, p.390-414.

Méthodologiquement, une approche des discours, proche de celle de Pierre Legendre⁵ portant sur les « vérités », doit être mise en œuvre. Une telle approche de systèmes complexes de représentations articulées, doit permettre de dégager des architectures dogmatiques faisant tenir ensemble des approches, possiblement contradictoires, et donnant des clés de « pensabilité ».

Enfin, la notion de « matrice symbolique », empruntée à Lucien Sfez⁶, présente un double intérêt : 1) elle pose la question du lien en termes symboliques et opérationnels, 2) elle permet de se déconnecter de l'histoire événementielle pour identifier des « matrices » présentant un caractère possiblement extratemporel ou atemporel.

Le point de départ de cette recherche, sera le livre de Marin Mersenne écrit en 1625 intitulé *De la Vérité des Sciences contre les sceptique ou Pyrrhoniens* qui met en scène trois personnages (un alchimiste, un sceptique et un « philosophe chrétien ») qui dialoguent et définissent chacun leur tour les fondements (ou leur absence pour le sceptique) d'une science de la Nature. L'enjeu est de taille : rendre possible une nouvelle Science fondée en vérité. Pour Mersenne, il s'agit de se débarrasser de la scolastique aristotélicienne et de l'antiquité païenne, de définir une démarche pouvant échapper ou n'avoir rien à craindre des Eglises et enfin démontrer que les mathématiques ne présentent pas de danger pour l'orthodoxie religieuse. *Le Dialogue sur la Vérité des Sciences* est de ce point de vue aussi important que le *Discours de la Méthode* de Descartes auquel il ouvre la voie. A ces personnages, il faut en ajouter un quatrième, le Théologien que Mersenne ne le met pas en scène et à qui l'ouvrage, d'une certaine manière, est adressé. Ces quatre personnages véhiculent quatre matrices symboliques qui constituent quatre représentations globales et différentes de Dieu, de la Nature et de l'Homme et du savoir qu'il est possible ou non d'acquérir. Elles se présentent à la fois comme prolégomènes à une connaissance possible (ou impossible) établit en vérité (y compris pour le sceptique qui refuse cette vérité) et comme démarche d'acquisition de connaissances s'inscrivant dans l'action et l'opérationnalité. Ces « matrices symboliques » se distinguent de la notion de « paradigme » telle qu'elle est utilisée par Thomas Kuhn⁷ comme de la notion de « système » au sens de Ludwig von Bertalanffy⁸.

Le premier représentant du « Philosophe Chrétien » fut, bien évidemment, René Descartes et son projet « d'une Science universelle qui puisse élever notre nature à son plus haut degré de perfection »⁹. Or, celui qui va, un des premiers, attaquer ce savoir et cette méthode est Baruch de Spinoza (1632-1677) qui nous donne, comme le souligne Laurent Bove, « la possibilité de penser une continuité théorique du savoir scientifique sur le corps humain et d'une éthique de la liberté, ou encore... une éthique de l'autonomie ouverte sur le monde qui se construit à partir du modèle biologique de l'équilibre dynamique de la santé mais ne s'y réduit pas »¹⁰. La critique, par Spinoza, de Descartes et Bacon est radicale et porte fondamentalement sur la conception de Dieu. Transcendant pour Descartes, il est immanent pour Spinoza : Dieu est la nature. Il en découle notamment que l'homme n'est pas « un empire dans un empire »¹¹ et que le corps ne saurait être séparé de l'esprit¹². Cette conception, très attaquée

⁵ Pierre Legendre, *L'Empire de la vérité. Introduction aux espaces dogmatiques industriels*, Fayard, 2001, p.23 et 55, et Pierre Legendre, *L'autre Bible de l'Occident : le Monument romano-canonique*, Fayard, 2009

⁶ Notion empruntée à Lucien Sfez, *L'Enfer et le Paradis, critique de la théologie politique*, Puf, 1978.

⁷ Kuhn, T.S. *La structure des révolutions scientifiques*, Champs, Flammarion, Paris, 1983

⁸ Ludwig Von Bertalanffy, *Théorie générale des systèmes*, Dunod, 1973

⁹ René Descartes, Lettre LXVI à Mersenne de mars 1636

¹⁰ Laurent Bove, « La dynamique singulière du corps humain et la pulsion éthique de la liberté chez Spinoza », in *Corps et Sciences*, Liber 1999

¹¹ Spinoza, *L'Ethique*, II^e Partie, Proposition XXI, Scolie

¹² Voir notamment Spinoza, *L'Ethique*, III, Proposition X, Démonstration

par l'Eglise et ses représentants, débloque la possibilité de pensée l'organisation des corps. Dès lors, l'automate est un leurre et la mécanique cartésienne très insuffisante, pour rendre compte de la dynamique des corps et du vivant.

Le XVIII^e siècle et sa « physiologie baroque »¹³ seront travaillés en profondeur par cette conception spinoziste¹⁴ que les contemporains rapprochent de l'alchimie et de la Cabbale et qui sera un élément déterminant de la définition même de la biologie que donnera en 1802 Lamarck dans un ouvrage sur l'Hydrogéologie¹⁵. En fait, plus qu'une influence de la pensée alchimique sur Spinoza, c'est l'inverse qu'il faut concevoir. La philosophie de Spinoza requalifie, infléchit, transforme et modernise cette matrice qui devient globale et véhicule une certaine idée de l'homme, de la nature, de l'éthique et du politique.

Nous pouvons suivre, jusqu'aujourd'hui les transformations, les reconfigurations de ces matrices et leurs modes d'expression actuels. Cette démarche nous permet de repérer, sous une forme dégradée, des configurations de sens qui ont gardé peu ou prou leur ancrage « théologique », même si celui-ci s'est laïcisé ou s'est détaché de l'Institution religieuse. Voir par exemple pour le principe de précaution dont les fondements religieux sont évidents.

Ce regard, en termes de co-construction des savoirs, permet également de sortir de l'idée d'une dynamique uniquement et strictement portée par la recherche allant dans un seul sens dans une marche continue et inexorable. Si nous sommes aujourd'hui en grande partie englués dans une approche mécaniste et réductionniste, pauvre du point de vue des théories mathématiques comme le remarque Guiseppe Longo¹⁶, il n'en fut pas toujours ainsi (voir cette origine de la biologie) et nous sommes entrés aujourd'hui dans une ère post-génomique avec la biologie intégrative et la biologie systémique qui ouvrent, peut-être, des perspectives renouvelées.

Il nous reste une interrogation sur les équivalents éventuels de telles matrices symboliques dans d'autres environnements culturels : Chine, Inde, Afrique, pays arabes...

¹³ Canguilhem, G., « Physiologie animale » in Taton, R., *La science moderne : de 1450 à 1800*, Ed. Quadrige, Puf, 1995, p.619-647

¹⁴ Paul Vernière, grand spécialiste de Spinoza et de la pensée française avant la Révolution française, soulignera notamment que nous « ne pourrions préciser le contenu du « néo-spinozisme » qu'en résumant l'apport de ces sciences nouvelles que sont vers 1750 la médecine et la biologie; c'est à leur lumière que se comprendront les rêveries de Telliamed, les audaces de La Mettrie, les suggestions de Maupertuis ».

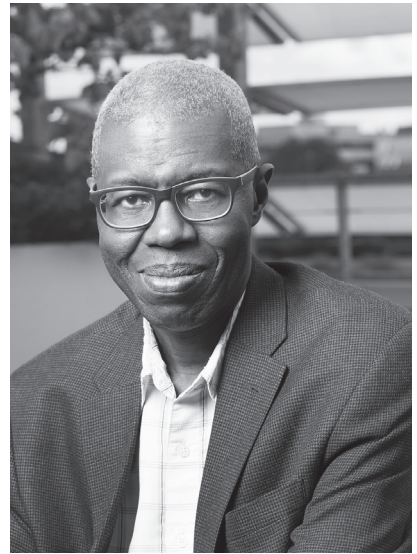
¹⁵ J.B. Lamarck, Paris, [1801], *Hydrogéologie*.

¹⁶ F. Bailly & G. Longo, *Mathématiques et sciences de la nature, La singularité physique du vivant*, Hermann, 2006,

Bachir Souleymane DIAGNE

Philosophie, Université de Columbia, Etats-Unis

Philosophy, Columbia University, USA



Philosopher de langue à langue

Séminaire du lundi 6 juin 2016

Que signifie que notre monde soit postcolonial ? D'abord qu'il s'offre à penser comme diversité de cultures et de langues, toutes équivalentes, en principe. Il faut préciser que l'on parle de principe et de droit bien entendu, car il y a toujours le fait de l'asymétrie et de la domination. En droit donc le postcolonial signifie qu'aucune culture n'ordonne à soi d'autres cultures et qu'il n'y a pas de langue qui soit l'incarnation du logos au sens où Heidegger pouvait déclarer que la philosophie parle grec par essence tout en ayant aussi à l'idée que l'Allemand est le Grec d'aujourd'hui.

Que devient alors dans un tel monde l'idée même d'universel ? C'est la question que pose le philosophe Emmanuel Levinas qui dénonce un monde qui serait, selon ses termes, « une sarabande de cultures innombrables chacune ne se justifiant que dans son contexte propre. » Un tel monde selon lui, n'aurait plus d'orientation car il y manquerait la verticalité de l'universel qui ne se réalise, dit-il, que dans la civilisation occidentale que l'on a donc tort de décrier : si elle ne colonise plus, elle doit cependant continuer de cultiver pour que notre monde ne soit pas « désorienté ». « Cultiver et coloniser se sont séparés » écrit Levinas.

On notera au passage que la critique des études dites postcoloniales aujourd'hui, si elle ne se fait pas au nom d'un eurocentrisme si résolument affiché et assumé, reprend cette thématique d'une multiplicité non normée signifiant une fragmentation du monde en insularités entre lesquelles ne circulerait plus aucun énoncé qui aurait alors vocation universelle.

Pour revenir à Emmanuel Levinas, il critique le concept d'universel latéral qu'a créé Maurice Merleau-Ponty pour justement indiquer que notre époque n'est plus celle d'un universel de surplomb auquel une culture s'identifierait tout naturellement pour « inviter » les autres à s'ordonner sur lui : l'universel est l'horizon de la mise en contact des cultures qui se négocient, pour ainsi dire, comme on apprend une langue étrangère.

Cet éloge du bilinguisme, de la capacité de penser de langue à langue est précisément le point de départ de ma réflexion et de mon travail. Je le retrouve également chez le penseur Léopold Sédar Senghor dans l'un de ses tout premiers écrits intitulé « le problème de la culture en AOF » qui est le texte d'une conférence qu'il a donnée à Dakar en 1937. La réponse qu'à partir de propos de Merleau-Ponty j'apporte à la question de l'universel est que cet universel horizontal, l'universel, non comme imposition mais comme horizon, c'est la traduction. Ce que fait que des énoncés circulent c'est justement la traduction fondée sur la réciprocité et non l'imposition de langues impériales ou historiques.

Que signifie, plus particulièrement, penser de langue à langue en philosophie ? Le fait de s'aviser tout simplement, comme les philosophes manquent souvent de le faire, que l'on philosophe toujours dans une langue donnée d'une part, de l'autre que cette langue est une parmi d'autres ? Que deviennent nos concepts et nos arguments lorsqu'on leur fait subir l'épreuve de la traduction ? Avant Nietzsche, des philosophes ont parfois rappelé que la philosophie est aussi philologie. Ce point est très important pour ce qui concerne la philosophie en Afrique et le rôle qui doit être celui des langues africaines dans le développement de la pensée philosophique sur le continent. Deux approches peuvent être ici considérées, l'une liée au nom du philosophe rwandais Alexis Kagamé, l'autre à celle du philosophe ghanéen Kwasi Wiredu.

Alexis Kagamé propose de procéder d'une manière analogue à la démarche d'Aristote qui aura construit ses « catégories de l'être » à partir des catégories grammaticales de sa langue grecque, ainsi que le remarquera aussi, deux ans après lui, le linguiste Emile Benveniste. Ce que se propose Kagamé en conséquence c'est une approche qui verrait les langues bantoues, africaines en général, travailler sur les catégories inscrites en elles pour développer la philosophie dont elles sont porteuses. J'appelle cette approche relativiste et séparatiste.

Kwasi Wiredu quant à lui voit dans la traduction dans sa langue Akan d'arguments philosophiques comme par exemple la question de la définition de la vérité chez Tarski une occasion de réfléchir à la nature de la question et à ce qu'elle doit à la langue dans laquelle elle est formulée ainsi qu'à la langue Akan dans laquelle on lui fait, pour ainsi dire, subir l'épreuve de la traduction.

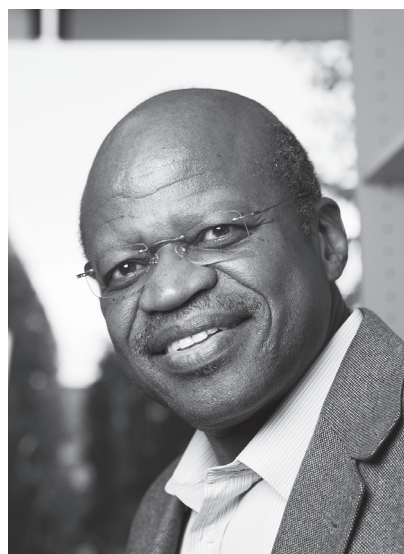
C'est un tel va-et-vient entre les langues que j'appelle « penser de langue à langue ». Ainsi mon travail s'inscrit-il dans le programme qu'indique le titre du volume du volume coordonné par Pierre Legendre : celui de faire accomplir un « voyage » à nos concepts et catégories dans des langues différentes.

Mamadou DIAWARA

Histoire, Université Goethe de Francfort-sur-le-Main,
Allemagne

*History, Goethe University in Frankfurt am Main,
Germany*

Chaire soutenue par l'Université de Nantes/
Fellowship supported by the University of Nantes



« Depuis huit mois, j'ai rompu avec la pression du quotidien de l'Université Goethe. Quel privilège d'être au bord de la Loire. Privilège d'être face à mes projets d'écriture. Honneur et plaisir d'échanger nos avis sur la série de naufrages de bateaux de Réfugiés dans les eaux noires de la Méditerranée, ou sur les attentats de Paris de janvier et novembre 2015. J'ai croisé le bonheur d'aller à l'école tous les lundis, comme jadis. Ici, point d'instituteur, mais la certitude de découvrir comment une historienne remet son ouvrage sur le métier, un politiste analyse le monde, un juriste repense le droit, un anthropologue apprend auprès de tous. La générosité de l'IEA m'inspire un mot bien dérisoire. Merci. »

Le droit d'auteurs dans tous ses états. Vues d'Afrique

Séminaire du lundi 1 février 2016

Ce titre s'inspire du bel ouvrage de Bernard Lehmann, *L'orchestre dans tous ses éclats. Ethnographie des formations symphoniques* (2002). J'utilise comme lui la méthode ethnographique pour scruter le monde, des actrices et acteurs des droits d'auteurs en Afrique.

Mon champ d'investigation en forme d'oignon comporte plusieurs couches. Au cœur de l'entreprise est le pays où l'anthropologue a pu passer les faits, réels ou mythiques,

au crible de l'observation directe. Le monde Mandé, ce pays héritier de l'empire du Mali (XIII^e-XV^e siècle), et sa zone d'extension constituent le terrain d'investigation (Mali, Burkina Faso, Mauritanie, Sénégal et Guinée). Entrent évidemment en compte les pays de la périphérie, mande ou pas, essentiels à cette étude (Côte d'Ivoire, Gambie, Bénin, les deux Congo, Niger).

Qui détenait les traditions orales ainsi que l'ensemble des objets matériels ou immatériels y afférents et qui était chargé de leur exécution publique (performance) dans le monde mande ? Que se passe-t-il lorsque ce droit, mûri dans les conditions de la métropole, s'applique en Afrique ?

Ces questions renvoient aux lieux sociaux de l'exercice du droit. On y jettera un coup d'œil. Ensuite, on empruntera un détour par lequel, à grands traits, on scrutera avec le regard de l'historien le paysage du droit de la propriété intellectuelle des biens immatériels vue de l'Occident. Cette démarche s'impose d'autant plus que c'est bien à partir de là que l'empire (Burbank et Cooper, 2011) étend son emprise sur le reste du monde (Löhr, 2010), notamment sur l'Afrique. Ce biais nous permettra sans doute de passer à l'essentiel : qui consiste à montrer ce droit dans tous ses états en Afrique.

Le débat sur l'auteur romantique ne franchit guère la Méditerranée. Tout au plus franchit-il les océans, pour inclure les colonies comme les Amériques et l'Australie. La situation ne tardera pas à changer radicalement, comme le montrent entre autres les travaux de l'anthropologue étatsunien Michael F. Brown (2003) et de la juriste canadienne Rosemary J. Coombe (1998). La globalisation du droit de la propriété intellectuelle qu'imposent les institutions internationales, explique, surtout au sortir de la deuxième Guerre, son appropriation et son intégration dans les colonies. Bien des chercheurs qui examinent les conditions d'échec et de réussite de cette greffe juridique ne tarissent pas de critiques (N'Diaye 174 ; Okediji 2003, 2004 ; Ouma 2006 ; Peukert 2016, Rahmatian 2009). Ainsi, Anunpam Chander et Madhavi Sunder (2004) relèvent acerbement et avec justesse une bannière du domaine public, levée au nom de nous tous, mais ultimement romantique.

En définitive, peu d'informations transparaissent sur les normes locales qui président à la production et à la circulation du savoir en Afrique. Si Jane E. Goodman (2005) aborde certes la question de l'origine des morceaux chantés sur les scènes parisiennes, il n'évoque guère, néanmoins, les normes locales de production et de diffusion du savoir. En revanche, Ute Rösenthaler (2013, 2008) s'intéresse à la circulation des objets de culte et des performances qui les accompagnent dans la région de la Cross River, au Cameroun.

Karin Barber (1999) et moi-même (1985, 2004) avons analysé la problématique de la citation dans le contexte de l'oralité. Barber (1999) montre avec élégance combien « prendre au sérieux » la citation est requise (Supiot, 2015). Les traditions orales sont de types différents, leurs sources aussi. Les emprunts de source à source sont certes possibles, mais sous réserve de la citation. La morale publique veille et réprime ceux qui dérogent à cette coutume.

Le droit d'auteur résulte d'une histoire multiséculaire. Il est un « phénomène social total » (Mauss, 1925). Il est un « produit de modernité » (Macamo et Neubert, 2004 ; Macamo 2005, 2010). Comment ces produits qui circulent à l'échelle du monde sont-ils mis en œuvre localement et comment s'effectuent ces transformations ? Des illustrations le préciseront.

En créant à partir des années 1970 les « Bureaux des droits d'auteurs » dans les pays africains, il importe de savoir ce que les États respectifs et les organismes de coopération ont promis aux citoyens promus au statut d'« auteurs ». Et l'on peut, à juste titre, s'interroger : qu'ont-ils fait de ce qu'on a bien voulu faire d'eux, à l'ère du « fondamentalisme de propriété » (Aigrain 2010 : 167) ?

Andreas ECKERT

Histoire, Directeur du Re-Work, Université Humbolt
de Berlin, Allemagne

*History, Director of Re-Work, Humbolt University
of Berlin, Germany*



« *Dans un environnement académique et universitaire difficile ayant tendance à surcharger les enseignants et chercheurs avec de nombreuses tâches qui n'ont rien à voir avec la recherche et la réflexion intellectuelle ; des endroits comme l'IEA sont indispensables pour créer un espace de réflexion, d'échanges d'idées et mettre en contact des chercheurs qui normalement ne discutent jamais. J'ai beaucoup profité de cette constellation m'ayant permis d'être confronté avec des questions surprenantes, des interventions provoquantes et des commentaires critiques qui m'ont obligé de réévaluer quelques-uns de mes arguments principaux. Et j'ai aussi beaucoup profité de l'atmosphère calme, concentrée et conviviale qui m'a permis de me focaliser sur mon travail. Mon seul regret est d'y avoir pu passer seulement trois mois !* »

Travail salarié, travail « informel » et non-travail. Vers une histoire du travail en Afrique au XX^e siècle

Séminaire du lundi 14 mars 2016

L'Afrique semble avoir servi comme l'incarnation de « l'altérité », non seulement dans l'histoire du travail mais aussi pour la plupart des érudits occidentaux. D'une perspective centrée sur l'Europe et l'Occident, l'Afrique semble toujours être à l'autre extrémité du continuum

du développement – un exemple clair d’une région qui ne correspond simplement pas aux modèles habituellement trouvés dans le cadre nord-atlantique. Cependant, comme je le montrerai dans mon exposé, l’histoire des différentes formes du travail en Afrique – ainsi que la façon dont elles ont été catégorisées dans une grosse partie de l’historiographie du continent – a beaucoup à offrir en termes de leçons pour une histoire globale du travail qui s’intéresse à tracer les liens historiques entre les régions et à engager un débat critique sur l’idée du monde nord-atlantique comme « normal » et le reste comme « exceptionnel » et « nécessitant une explication ». En effet, l’Afrique est indispensable pour une analyse nuancée du capitalisme lui-même, qui est global dans le cadre de son articulation, même s’il se manifeste différemment dans des contextes spécifiques – par exemple en métropole ou dans les colonies, dans la région de l’Atlantique Nord ou sur le continent africain. Si notre analyse historique du capitalisme doit transcender la notion d’un telos universel inspiré du modèle de l’Occident, qui devrait être réalisé partout, ou si nous devons dépasser la conception que la non-réalisation de ce telos représente un certain « manque » ou un « décalage » dans les sociétés concernées, pour comprendre leurs cas spécifiques dans une perspective contemporaine – pour reprendre Johannes Fabian – de celui de l’Occident, nous devons prendre au sérieux les différentes formes sociales en Afrique – ici le travail – dans toute leur complexité, et tous leurs liens avec les formes du travail existant ailleurs.

De quoi parlons-nous quand nous parlons du travail ? Comment définissons-nous le non-travail ? Ces catégories sont-elles comprises différemment dans différentes formations géographiques, socio-économiques, culturelles ? Comment ces catégories ont-elles été définies ? Dans le cas de l’Afrique, quel rôle l’Etat colonial a-t-il joué dans ce processus ? Quel a été le rôle des organisations internationales telles que le BIT ? Comment la division entre les sphères du travail formelles et informelles est-elle apparue dans le discours ? Quel rôle joue la précarité dans ces divisions ? Qu’est-ce que le chômage ? Est-ce la même chose partout ? Existe-il des tensions entre la panoplie de réalités sur le terrain et la façon dont elles ont été écrites ou pensées dans l’historiographie ? Voici les grandes questions autour desquelles je présenterai quelques réflexions sur l’histoire du travail en Afrique au xx^e siècle.

Je maintiens que l’Afrique représente un contexte dans lequel les régimes de production capitaliste et leurs formes d’emploi associées ont confronté des pratiques sociales et des formes culturelles qui ont mis en cause les prétextes normatifs du rapport salarial et ont contesté l’universalité qui est inhérente aux idéologies du travail « libre » qui fournit des produits de base. L’histoire du travail précaire, occasionnel et informel en Afrique met vivement en relief le caractère exceptionnel et imprévu des conditions sociales par lesquelles l’emploi capitaliste peut favoriser l’insertion sociale. La propagation du travail salarié au travers du continent africain a été irrégulière, retardée et controversée, face aux processus sociaux extrêmement localisés et aux relations complexes non capitalistes. Même dans les secteurs où les salaires sont devenus assez rapidement la source principale de revenus, comme l’activité minière ou les nœuds de transport dans les centres urbains, les travailleurs africains ont préféré le travail occasionnel, malgré sa précarité, aux rythmes de travail plus réguliers. Bien que le capital ait tiré des bénéfices considérables d’un tel régime, qui permettait une grande souplesse et la maîtrise du coût du travail, il représentait aussi un défi permanent pour le contrôle capitaliste de la main d’œuvre. Enfin, le travail dans le secteur capitaliste a été rendu possible par la contrainte, généralement menée par l’Etat autoritaire colonial avec des idéologies raciales de domination et des visions hiérarchiques de l’ordre social dans lequel les sages et les notables africains jouaient des rôles despotiques et les populations actives colonisées ont été reléguées au travail manuel.

Dans la plupart des pays africains, le secteur réglementé du travail salarié a diminué au début des années 1970 suite à la crise pétrolière et la récession mondiale. Une nouvelle combinaison

de précarité et de flexibilité a vu le jour. Keith Hart, qui fut le pionnier de la littérature savante sur « l'informel » en 1973, a classé les activités informelles surtout par rapport à leur tendance à échapper aux tentatives de réglementation bureaucratique de l'Etat. Le monde de vendeurs de rue et de petits ateliers de réparation semblait indiquer une vitalité économique inexploitée qui puisait sa force dans son exclusion des systèmes officiels d'enregistrement, d'agrément, de conditions légales de travail et de recouvrement des recettes. Il a aussi résisté à la catégorisation par les savants qui ont trouvé que les activités informelles ne correspondaient pas forcément au travail salarié occasionnel ou à la petite production marchande, dont le statut précaire était lié à leur position subordonnée et à leurs fonctions de contrôle des coûts sous le capitalisme. L'économie informelle ne coïncidait pas non plus simplement avec l'exclusion sociale et le chômage. Depuis les années 1970, des programmes d'ajustement structurel ont entraîné des réductions des dépenses publiques, la compression de l'emploi public, et la libéralisation du marché qui a conduit à une nouvelle érosion du nombre d'employés salariés. La dévaluation monétaire et la baisse de diverses subventions et d'autres filets de protection sociale a fortement pénalisé les conditions de vie des pauvres des villes, y compris les travailleurs informels et les exploitations agricoles individuelles. La nécessité économique qui a mené les travailleurs dans l'économie informelle tout en limitant leurs possibilités de revenus a souligné la précarité des activités occultes ou non comptabilisés et a remis en question leur viabilité. Les institutions financières internationales s'en sont servies pour faire de la propagande, comme des voies menant aux entreprises couronnées de succès.

Enfin, je maintiens que le fait que l'économie informelle semble être allée à l'encontre de l'emploi salarié stable et protégé, chose qui, dans l'histoire contemporaine de l'Afrique a constitué l'exception et non la règle, ne signifie pas que « l'informel » s'oppose au travail salarié tout court. En fait, le rapport salarial précaire pourrait être interprété comme une manifestation de l'informalité, en particulier dans la mesure où il approfondit et renforce les relations de sous-traitance et d'externalisation des entreprises formelles, même transnationales. Les vulnérabilités diverses et spécifiques des petites industries non réglementées seraient donc peut-être mieux comprises dans un cadre axé sur la précarité persistante et généralisée du travail salarié lui-même.



Abaher EL-SAKKA

Sociologie, Université de Birzeit, Palestine

Sociology, Birzeit University, Palestine

Regards sur le champ des sciences sociales en Palestine. Sociologie des praticiens des sciences sociales actuelles

Séminaire du lundi 4 avril 2016

Cette étude vise à étudier les différents chantiers de recherches en sciences sociales en Palestine. Les sciences sociales (sociologie, science politique, droit, tec.) en Palestine contrairement à d'autres pays arabes sont nées dans une situation coloniale – après la colonisation israélienne de 1967. La situation historique de la Palestine, le conditionnement colonial, les modes de vie imposés aux Palestiniens, l'instabilité permanente de leurs conditions de vie, le morcellement des territoires, la permanence du conflit avec l'Etat colonial israélien, la tension politique et existentielle et un rapport au temps politique et identitaire à la fois exacerbé et indéfini : tout fait de la situation palestinienne une situation sociale profondément difficile à appréhender qui touche tous les domaines, y compris les productions scientifiques.

Le développement de la recherche en sciences sociales y revêt une importance particulière dans la mesure où celles-ci peuvent constituer un outil particulièrement nécessaire pour la construction des connaissances, mais aussi identitaires et politiques, culturelles et économiques etc., utile pour la mise en œuvre de politiques élaborées à partir de savoirs pertinents pour la compréhension des multiples aspects de la situation palestinienne. La recherche retrace une lecture historique des créations des sciences sociales en Palestine, en identifiant les acteurs, leurs profils etc. Ensuite, nous exposons les différents modes de financement internationaux de la recherche dans les universités et les organismes de recherche, sur les liens entre les institutions palestiniennes et les différents champs universitaires internationaux.

Etudier la diversité des positionnements au plan de l'argumentaire scientifique (méthodes, concepts, schémas de pensée/outils mobilisés...)

En premier lieu, nous reviendrons sur les groupes de chercheurs dominants qu'il nous a été permis d'identifier sur le terrain et dans leurs champs de recherche. Nous examinerons également les nouvelles pistes de recherche qui semblent émerger en montrant la diversité des positionnements axiologiques et épistémologiques de leurs auteurs ; les différences entre les champs notionnels de chaque groupe de chercheurs indiquent des différences dans leur perception en sciences sociales. Le choix des notions et des pratiques en sciences sociales mobilisées pour décrire les phénomènes sociaux et les sujets d'études s'organise autour d'un ou plusieurs schémas. Ainsi, ces schémas constituent des structures de pensée, du point de vue de leurs contenus, qui organisent la perception de ces objets d'études. Ils sont inégalement partagés et distribués dans les différentes catégories de locuteurs. Il n'y a pas un registre unique, les modes de pensées correspondant à chaque groupe diffèrent dans leurs principes et soulignent leur disparité dans une perspective historique et comparatiste.

Etudier la diversité des positionnements au plan de la production scientifique (production de connaissance dans le débat public/au plan politique).

Ensuite, l'étude vise à étudier les sciences sociales et leurs modes de fonctionnement dans la société palestinienne ainsi que les pratiques et leurs caractéristiques concernant les productions éditoriales, car ce sont des questions essentielles liées aux préoccupations idéologiques et sociopolitiques du contexte palestinien, en analysant le lien entre le combat anticolonial, le «devoir national», l'engagement politique et idéologique et l'engagement scientifique. De fait, les chercheurs palestiniens se sont, pour partie, fixés pour tâche de définir ce qui était authentiquement national. En effet, certaines institutions ont réussi à établir entre elles et le peuple une dialectique au service d'un mouvement de libération nationale. Outre leur rôle académique, les universités ont joué un rôle dans le développement et la promotion du mouvement politico-culturel, à travers, notamment, l'organisation de manifestations culturelles dans les centres de recherche, les centres d'information ou les maisons d'édition. Dans ce sens, les universités ont été considérées comme un terreau fertile du nationalisme et un instrument de construction nationale. Au-delà, il sera aussi envisagé de produire une sociologie des communautés scientifiques en étudiant les profils-types des chercheurs : le militant/l'académique, le consultant, l'expert en utilisant les différentes variables sociologiques, les origines sociales, les parcours et trajectoires etc. Ce travail pourra ainsi étudier historiquement les différentes générations de chercheurs palestiniens et les changements de leurs rôles dans la société ainsi que les perceptions sociétales de ce rôle. L'ensemble entend donc, à partir de l'analyse du processus d'institutionnalisation de différentes disciplines, dresser un état des lieux des recherches.

Ce projet s'inscrit dans les débats scientifiques sur la production du savoir ainsi que dans le champ des « postcolonial et subalterne studies », alors que les palestiniens sont encore dans une situation coloniale ! Toutefois, il tentera d'innover en matière de construction du corpus universitaire palestinien, notamment à travers les discontinuités, la formation et l'évolution des conceptions des acteurs palestiniens et de leurs productions scientifiques vis-à-vis de la domination « occidentale », du rapport Nord-Sud et/ou Sud-Sud. De même, il sera pertinent d'étudier les débats autour des conditions politiques et sociales de la production scientifique

« authentique », l'usage des langues, mais aussi les grands conflits d'idées entre les défenseurs des productions scientifiques qui se reposent sur l'héritage arabo-islamique et les partisans des courants d'écoles post-modernismes, les déconstructivistes, les marxistes, les islamistes, les culturalistes, etc., Une dernière piste de recherche pourra porter sur l'examen de la place des sciences sociales en Palestine par rapport aux « sciences exactes ». Une production scientifique sous les contraintes liées au contexte de la colonisation : répressions, prisons, tortures, expulsions, interdictions, impossibilité, pour les Palestiniens de la diaspora, de rentrer, fermetures des universités ; mais aussi une production scientifique liée à des contraintes internes, liées aux divisions internes palestiniennes. Cette expérience a poussé la société savante palestinienne à développer un type d'enseignement ; changement de relation au pouvoir même si on trouve certaines similitudes avec les autres champs universitaires d'ailleurs.

Babacar FALL

Histoire, Université Cheikh Anta Diop, Sénégal

History, Cheikh Anta Diop University, Senegal

Chaire France-BIT, soutenue par le Ministère
Ministère du Travail, de l'Emploi et de la Formation
Professionnelle/*Fellowship supported by the French
Ministry of Labour (ILO-France Chair)*



« L'IEA de Nantes, une fenêtre d'opportunités. Le séjour à l'IEA de Nantes a renforcé en moi une double ouverture : transdisciplinaire et partenariale. La participation au séminaire des résidents, aux conférences et aux projections des films m'a permis de revoir ma posture d'historien et de réaliser l'éclairage des autres disciplines pour une compréhension plus globale des phénomènes et faits de sociétés que nous tentons de reconstituer et de rendre intelligibles. De plus, le réseau de partenariat de l'IEA de Nantes a stimulé ma réflexion sur la part négligée de la formation professionnelle dans les systèmes éducatifs en Afrique et conduit à la formulation d'un programme de recherche-action impliquant des chercheurs des universités suisses, françaises, ivoiriennes, maliennes et sénégalaises. L'IEA de Nantes est une fenêtre d'opportunités. »

La crise de l'emploi des jeunes au Sénégal : entre la précarité et l'émigration clandestine

Séminaire du lundi 11 janvier 2016

Cette recherche ambitionne d'éclairer la question de l'emploi des jeunes dans les pays dits en voie de développement à travers l'étude du cas du Sénégal. Il s'agit d'une problématique

majeure de grande actualité car la jeunesse est au cœur de tous les enjeux des sociétés contemporaines. Elle couvre la période 1990 à 2015. L'étude est organisée en deux parties : Vulnérabilité économique et changement de paradigme chez les jeunes et les jeunes entre l'état des marges du marché du travail et la voie de l'immigration clandestine : Barça ou Barsakh : (Rejoindre Barcelone ou Périr !)

Pour cette recherche, les sources reposent sur l'exploitation de la documentation diverse produite par les institutions de coopération en charge des questions de la migration et par les Etats et les institutions de recherche (études et enquêtes démographiques et sociales). Elle prend aussi en compte des témoignages recueillis auprès de jeunes, migrants fortunés et migrants refoulés ou retournés, des parents de migrants et des articles de presse relatant des expériences de migrants.

Vulnérabilité économique et changements de paradigme chez les jeunes

A l'image des pays africains, la population du Sénégal est jeune. Entre 1990 et 2010, le profil démographique du pays est resté constant : 36 % de la population totale est constitué par les groupes d'âge de 10 à 24 ans et 54 % de la population a moins de 20 ans alors que le groupe de 65 ans et plus représente seulement 4 %. Le poids de cette population jeune contraste avec le taux élevé de chômage et de sous-emploi : en 2002, 23 % de la tranche de 10 à 29 ans étaient à la recherche d'un premier emploi. Plus de 30 % de la force de travail ne sont pas satisfaits car sous occupés et désirent travailler plus. Un témoignage des acteurs politiques et sociaux présente le pays comme dominé par la société de chômage (S.A.)¹. Le chômage est accentué par une faible qualification de la main d'œuvre sur le marché du travail sénégalais : 60 % des personnes enregistrées comme demandeurs d'emploi à la recherche de leur premier emploi ne possèdent aucun diplôme ni qualification professionnelle. Le système éducatif et de formation ne produit pas le nombre de personnes qualifiées nécessaires aux besoins des activités économiques du pays. Avec l'accentuation du chômage des jeunes, les symboles de mobilité voire de réussite sociale se sont inversés. En effet, la scolarisation à l'école française ne garantit plus l'insertion professionnelle. Les jeunes se forgent de nouveaux symboles et détournent le sens du sigle « Licence-Master-Doctorat » en le défigurant sous le triptyque : « Lutte-Musique et Danse » devenu désormais le nouveau modèle de célébrité et de réussite. Ce changement de paradigme se reflète dans la crise du cycle de vie avec la transition ralentie sinon bloquée que vivent les jeunes.

Pour les jeunes, l'entrée dans la vie adulte est généralement définie comme le passage du statut de mineur dépendant des parents (l'étape de la famille et de l'école) à un statut dit majeur (mariage et départ du domicile familial) et indépendant (insertion professionnelle) conférant de nouveaux rôles sociaux susceptibles de les propulser vers la réalisation des ambitions dont ils sont porteurs. Cette transition est marquée par deux points de « sortie » : (fin des études et départ du domicile parental) et deux points d'« entrée » (activité professionnelle et mariage).

Selon Hugh Cuningham (2000), dans l'histoire de la transition vers l'âge adulte, le facteur fondamental qui détermine les seuils d'entrée et de sortie se situe dans la modification des rapports de pouvoir au sein de la famille. Mais cette analyse est nuancée par Olivier Galland

¹ www.seneweb.com/news/Societe/macky-et-la-societe-chomage-s-a-regardez_n_169187.html

(2011)² pour qui dans les pays développés, la transition vers l'âge adulte correspondant à une phase d'expérimentation où les jeunes construisent leur statut pas à pas, adaptent leurs aspirations à des opportunités plus difficiles à saisir et à définir. L'entrée dans la vie adulte est précédée d'une phase de préparation assez longue (un apprentissage à l'autonomie) durant laquelle les individus rassemblent par étapes les atouts nécessaires au succès de leur entrée selon des modalités variables notamment les cultures et les institutions des pays : les jeunes italiens apprennent à être indépendants à l'intérieur de la famille alors que les jeunes français le deviennent à côté de la famille.

Dans le cas des pays du Sud, les effets de la crise économique notamment l'ampleur du chômage des jeunes accentuent le ralentissement de la transition vers l'âge adulte. En se fondant sur des études portant sur la montée du chômage des jeunes et le retard de la formation des familles dans le Moyen Orient et en Afrique du Nord, Dianne Singermann (2007)³, Navtej Dhillon et Tarik Yousef (2007) ont forgé le concept de « *waithood* » (*wait-hood*) pour caractériser la situation de longue attente des jeunes diplômés ou ayant une qualification mais faute d'emploi ne peuvent sortir du giron familial. Ils se révèlent incapables de réunir les marqueurs sociaux de l'adulte : disposer de revenus, être indépendant de l'économie des parents, avoir la possibilité d'accéder à un logement pour soi-même. Alcinda Honwana (2012) applique ce concept de « *waithood* »⁴ à certains pays africains notamment le Sénégal. Elle décrit la transition vers l'âge adulte comme une période de suspension prolongée entre l'enfance (*childhood*) et l'âge adulte (*adulthood*) au cours de laquelle les jeunes tout en voyant se dérouler les années de leur vie, se désolent de constater que leur statut social d'adulte est soit non reconnu ou alors largement retardé de façon involontaire.

Replacé dans le contexte de l'histoire globale de la transition vers l'âge adulte, le cadre théorique de cette recherche se rapproche du modèle du « *waithood* » qui indique chez les jeunes l'attente *waithood* d'un rite de passage sans pouvoir franchir le passage. Bien évidemment, cette situation est source de frustration et conduit à la recherche de solution qui pour l'instant ressemble à une alternative mélo-dramatique.

Entre l'étai des marges du marché du travail et la voie de l'immigration clandestine : Barça ou Barsakh : (Rejoindre Barcelone ou Périr)

Face à une situation de crise, on se débrouille comme on peut. C'est sur ce terreau que se développe le secteur « informel », composé de petits boulots et de menus services rendus en milieu urbain principalement. C'est le refuge de 85 % des jeunes. C'est cette « jeunesse à risque » selon le BIT qui demeure dans la précarité avec des emplois temporaires et non conformes à son niveau de qualification. Avec le développement de l'insécurité dans l'emploi, la jeunesse de plus en plus désœuvrée n'a pas d'autre choix que d'entrer dans la marginalisation : les gagne-pains précaires ou l'émigration, qui représente aux yeux de nombreux jeunes le symbole du succès. En effet, le contexte de crise qui se répercute davantage chez les jeunes les amène à douter d'eux-mêmes et à se tourner davantage vers l'émigration

² *Les jeunes dans la société*, intervention d'Olivier Galland au colloque du Conseil d'orientation des retraites, 6 décembre 2011, Maison de la chimie, Paris & Olivier Galland, « Adolescence, post-adolescence, jeunesse : retour sur quelques interprétations » in *Revue Française de sociologie*, 42-4, 2001, 611-640.

³ Diane Singerman, "The Economic Imperatives of Marriages: Emerging Practices and Identities among Youth in the Middle East", in Wolfensohn Center For Development – Dubia School of Government, n° 6 – 2007, 53 p.

⁴ Alcinda Honwana, *The Time of Youth – Work, Social Change and Politics in Africa*, Kumarian Press, Sterling, Virginia, 2012, p. 3.

en direction de l'Europe qu'ils tentent de rejoindre en bravant tous les dangers en prenant soit la route du désert du Sahara ou en s'embarquant dans les pirogues le long des côtes atlantiques. L'Occident par l'Europe ou l'Amérique devient l'Eldorado que symbolise Barcelone ou « Barça ». Rejoindre Barcelone ou Péirir devient un leitmotiv ! Le reflet de ce miroir aux alouettes est renforcé par la réussite affichée par quelques migrants qui reviennent avec suffisamment d'argent pour construire une grande villa et acheter une voiture. Il ne faut pourtant pas se leurrer : les *success-stories* sont rares et les conditions de travail tiennent plus de la survie que du luxe. D'un salaire d'environ 1 000 euros mensuels pour une besogne harassante, ils gardent 200 euros pour « vivre » et envoient le reste à leur famille.

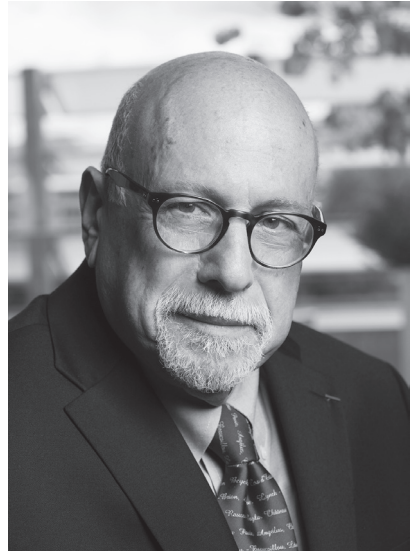
De l'avis d'un chroniqueur avisé, décrivant le vécu des jeunes, on ne saurait ignorer la part de responsabilité des familles et celle des migrants clandestins : « pour dire que la situation est juste dure et difficile mais pas désespérée au point d'excuser que l'on tente avec le coup de main familial de joindre les rives de l'Occident sur une embarcation de fortune. Nous pouvons constater après avoir séché nos larmes de tristesse que les Sénégalais morts noyés aux portes de l'Europe l'ont bien cherché. »⁵

Conclusion

Certes devant l'ampleur de cette migration clandestine entre 2002 et 2008, les pays européens ont mis en branle un mécanisme de coopération avec les pays de départ pour explorer les possibilités de contenir sur place cette émigration. Le nombre des migrants clandestins a ainsi baissé. Le 16 janvier 2010, le ministre espagnol de l'Intérieur a annoncé à la presse que les arrivées d'immigrés clandestins par la mer ont chuté de 45,7 % en 2009.

Pour les pays africains, le véritable défi est de réunir les conditions pour l'épanouissement des jeunes sur place. Cela appelle une volonté politique de surmonter le dysfonctionnement entre le système éducatif et le marché du travail. Il s'agit de placer la formation technique et professionnelle au cœur du système éducatif et de promouvoir l'entrepreneuriat chez les jeunes. C'est là la voie de l'avenir !

⁵ Macoumba Mbodj, *Chronique*, 24 avril 2015



Matthew FINKIN

Droit, Université de l'Illinois, Etats-Unis

Law, Illinois University, United States

“Residence in the Institute afforded me the luxury of reflection: about what needs to be thought through, of what has call for address transcending the momentary- aline not always obvious in law. It also afforded marvelous interactions with my fellows Fellows who opened up unknown realms: the semiotics of cinema, the linguistics of Sanskrit, the modalities of religious debate, and a god deal more. None of this would have been half do rewarding without the extraordinary thoughtfulness and genuine warmth of the Institute’s incomparable staff. Merci à tous.”

Beclouded Work

Séminaire du lundi 9 mai 2016

Modern information technology had become the midwife of the “on-demande economy”, which, we are told, is a “radical shift in how we define employment itself.” Is it?

For most history, the making of things took place in the home including work on raw material provided by others. That came to be called the “putting out” system.

The economic considerations that conduce for or against the contemporary use of home based outsourcing are: (1) the role of investment and capital intensive technology; (2) the lack of need to supervise the work; (3) the avoidance of collective action; (4) the flexibility of the product market; and (5) the contol of labor cost and the avoidance of legal regulation.

The cloud sourcing of cognitive work today retains the advantages the putting-out system holds of employers, but none of its historical drawback. Employers need to invest in a workplace for the work to be done, nor need they provide the tools. Unlike the loss of supervisory capacity putting-out entailed, today the workers can be rendered transparent, if need be, by requiring them to use software accessible to the employer and so be made subject to electronic oversight.

Employees can generate new ideas by electronic collective interaction. The potential for collective action *vis-à-vis* their putative employer is attenuated by the lack of collective contact, the constant need for new work, and the kaleidoscopic array of potential purchasers of their services.

Instead of avoiding guild regulation, by the location of work, the modern cloud putterouter can try to avoid domestic legal regulation by constructing the relationship as one of arms-length dealing with self-employed independent contractors. If the worker is not an employee, the purchaser of her services need to withhold income taxes, pay into other publicly mandated benefits such as social security or unemployment compensation, nor be subject to any of these other employment-based restrictions. Where the work is put out to workers abroad, the out-sourcing company can get the benefit of the weak or non-existent labor regulation of the jurisdiction where the work is performed.

What is genuinely new are the catalytic consequences of computerization. First, the labor market for the putting out of cognitive work can be global. The posting of cognitive work on a global scale can draw from pools of prospective workers, their families and communities. But, waging bidding for work on that scale places cloud participants from high wage and benefit levels that are unacceptable in a domestic face-to-face employment relationship. The macroeconomic effects, should these systems come to compose a significant chunk of the labor market, would abet existing trends of flattened or declining wages.

Second, existing imbalances in bargaining power between the individual labor market participant and employers in the local geographic labor market would be exacerbated once the labor market becomes global. This poses a challenge to domestic labor law not only in its specific protections but, more importantly, in its ability to fashion collective means to redress absent a legal regime structured to accommodate transnational employee concert of action or collective bargaining.

What is needed is a sharpening of the focus on what had call for legal address—wage levels and wage payment, social security, protection against retaliation and discrimination, privacy, the precariousness of employment, the capacity for and efficacy of collective voice—how those needful of protection are to be identified and how those protections can be made accessible.

References

Seth Harris and Alan Kregan, *A Proposal for Modernizing Labor Laws for Twenty-First-Century Work: The “Independent Work”*, The Hamilton Project Discussion Paper 2015-10 (Dec. 2015)

Jill Rubery and Frank Wilkinson, *Outwork and Segmented Labor Markets in the Dynamics of Labour Market Segmentation* (Frank Wilkinson)

Rebecca Smith and Sarah Leberstein, *Rights on Demand: ensuring Workplace standards and worker security in the On-Demand Economy*, National Employment Law Project Report (Sept 2015)

Symposium: The “On-Demand Economy”, *Comparative Labor Law and Policy Journal* (in press)

Margret FRENZ

Histoire, Université d'Oxford, Royaume-Uni

History, University of Oxford, UK



“The Institut d’Études Avancées de Nantes provided a congenial atmosphere to embark on a new research project. Academic and social events put on by the IEA allowed space for inspiring discussions with colleagues who gathered for this year’s ‘promotion’ from all over the world. The intellectual journey was aided by the vibrant cultural life of Nantes which added a ‘special flavour’ to the ‘IEA experience’”

Curing the Empire? Medical Personnel from the Colonies in the British and French Sphere, c. 1900-1960

Séminaire du lundi 22 février 2016

This presentation highlights some preliminary research findings of my project undertaken during my fellowship at Nantes. This project is based upon my study of migration movements between South Asia and East Africa, but has a different thrust. Here, I look at citizenship issues experienced by medical personnel from the colonies who circulate between locations in the colony and the metropole for their professional training and practise. There are several innovative aspects to this study: the role of medical personnel from the colonies in establishing medical practise as a profession in Britain and France; the questions of the efficacy of the promise of (imperial) citizenship; and the impact of racial discourse – and how all these might have affected individuals from the colonies who chose to study and practise medicine both in their country of origin and the metropole.

Through a comparative analysis of doctors in the British and French colonial and post-colonial contexts, the project investigates how citizenship and medical practise became increasingly entangled between 1900 and 1960. It throws light on how medical personnel from the colonies responded to, resisted, or manipulated attempts at regulation: regulation of movement through citizenship categories, regulation of access to education; regulation of access to professional opportunities. Case studies include doctors from India who moved to the UK to undergo additional training, and then either stayed there or went on the move again, sometimes returning to India and sometimes moving to other parts of the empire, most notably, East Africa. For the French context, doctors originating from La Réunion and their movements to Paris or other French cities for either training or practising purposes will be looked at, as well as their eventual return to La Réunion. This island in the Indian Ocean was transformed from a former colony into a French département rather than becoming independent and thus, poses an interesting contrast to India and Pakistan, which had emerged after independence in 1947. By bridging the colonial/post-colonial divide, the project intends to shed light on continuities and discontinuities of imperial policies and national practices after decolonization. Using a global history perspective, it will provide new insights into the roles of subaltern networks and of colonial professionals in the two empires, and later on in the European and newly established South Asian or African nation-states.

I argue that colonial medical professionals constitute a circulating 'subaltern elite' in both the British and French contexts. Medical professionals were an elite in some ways, for instance, in that they were comparatively well educated and could work in jobs that – to this day – are perceived as highly valuable for society. They were often well-paid. But in other ways, they were also subaltern, for example, in that migrant medical personnel frequently faced difficulties in finding adequate employment, be it due to a lack of official recognition of qualifications or due to other, more informal and insidious means of discrimination. In many cases, they continued to seek better employment opportunities elsewhere. In a nutshell, medical professionals constituted an elite among migrants, but were frequently marginalized among medical doctors.

In both empires, a bifurcation existed between an idealized equality – expressed in the notion of (imperial) citizenship – and the inequality that individuals experienced on the ground. For the British Empire, the multi-layered categories of citizenship allowed for a hierarchical classification of different members of empire which was based on cultural and social values, but particularly, on racial discourse. The multiple layers created a highly intricate fabric of citizenry which left space for different forms of restrictions and discrimination. Graded inequalities are still the order of the day in the UK – due to retained different categories of citizenship. In the French case, (imperial) citizenship was more clearly demarcated: an individual either was a French citizen and had all rights, or he was a French subject/national with local citizenship and therefore, did not have the same rights as metropolitan French citizens. Considerations of difference mostly originated from notions of cultural integrity rather than racial discourse, and were differently applied in the old and new colonies. Locality was decisive. Remarkably, the rights of citizens in the old colonies was not disputed or changed during the nineteenth century. By the 1960s, clear distinctions between citizenship of France and newly established African nation-states were made.

The historical reconstruction of the migration experiences of colonial medical doctors in a comparative perspective demonstrates that this experience was structured through regulations such as citizenship. These structures took different forms and shapes in the British and French Empires – something wellknown. The innovative aspect of this paper is to show how these different structures affect experiences of subaltern elites – an area which arguably has been neglected in much research so far.

Gad FREUDENTHAL

Philosophie, Directeur de recherche émérite
au CNRS, France

*Philosophy, Emeritus Director of Research
at the CNRS, France*



“During the second half of the 12th century, the Jewish communities in the Midi underwent a cultural upheaval. From a culture entirely committed to traditional, learning, it became a culture that harbored a thriving scientific-philosophic activity in Hebrew, based on translations of classical works of the Greco-Arabic tradition. During my Fellowship at the Nantes IEA I continued my efforts to account for this profound change in sociological terms. This issue is directly related to understanding religious fundamentalism. The culminating point of my Fellowship was the colloquium I organized here (with Mohammad Ali Amir-Moezzi): “Comprendre les Écritures. Voies d’interprétation des textes sacrés dans le judaïsme et l’islam”, Monday 30 May to Thursday 2 June 2016.”

L'appropriation et la naturalisation de la pensée scientifique dans la tradition juive au Moyen Âge ^{x^e}-^{xiv^e} siècles. Y a-t-il des leçons pour dépasser les fondamentalismes ?

Séminaire du lundi 8 février 2016

A partir de la première moitié du ^{x^e} siècle, les différentes communautés juives (d’abord arabophones, puis celles dont la langue culturelle était l’hébreu) ont subi une véritable révolution

culturelle. De cultures s'adonnant entièrement aux études juives traditionnelles (Talmud et Midrash) la plupart de ces cultures sont devenues des cultures abritant une activité philosophique-scientifique vibrante, s'appuyant sur des classiques de la tradition gréco-arabe (soit en arabe, soit en traduction hébraïque). Ce changement culturel a profondément modifié le sens même de l'étude – l'activité la plus noble du mâle juif – et, au delà, du telos même de la vie juive. L'introduction de la pensée scientifique-philosophique au sein du judaïsme, le remplacement d'une vision particulariste par une vision universaliste, a suscité une vive opposition, engendrant des polémiques persistantes. Au fond, il s'agissait de la problématique herméneutique fondamentale: une interprétation non-littérale des textes juifs canoniques, qui sont la source de l'autorité, est-elle permmissible ?

En décrivant les étapes de la réception juive des sciences gréco-arabes entre les x^e et xiv^e siècles, en tâchant d'aller au-delà des seuls faits : j'ai tâché d'expliquer les changements culturels observés, notamment en des termes sociologiques. Je constate avec regret qu'aucune femme ne figure parmi les érudits qui seront présentés.

J'ai laissé à la discussion générale la question qui me taraude : la recherche historique sur cette époque reculée, peut-elle nous offrir des éléments de compréhension du fondamentalisme religieux et des moyens de le surmonter ?

Heinz-Gerhard HAUPT

Histoire, Université de Bielefeld, Allemagne

History, Bielefeld University, Germany



« Malheureusement je n'ai pu passer que trois mois à l'IEA Nantes et le seul regret que j'ai en partant c'est de ne pas avoir pu rester plus longtemps. Arrivé avec un projet déjà avancé sur la réaction de trois sociétés européennes aux attentats anarchistes à la fin du XIX^e siècle, je pensais d'abord me concentrer sur l'écriture, mais fut motivé par les séminaires auxquels j'ai assisté qui s'inscrivent dans une perspective plus globale et les discussions avec les Fellows sur des questions méthodologiques et l'actualité de la politique sécuritaire en France d'élargir mon projet vers une perspective plus transnationale. »

Comment les sociétés réagissent-elles aux attentats ? Allemagne, France et Italie à la fin du XIX^e siècle

Séminaire du lundi 29 février 2016

L'étude de la violence politique peut prendre trois chemins différents : le premier se concentre sur l'analyse des acteurs, leur origine, leur éducation, leur religion et leurs intérêts. Le deuxième s'intéresse aux processus qui ont eu lieu à l'intérieur des groupements violents, à leur cohésion, à leurs formes d'organisation, aux processus de radicalisation et leur lien avec un milieu radical. Le troisième enfin, souligne les interactions entre acteurs violents, mouvements sociaux et société et accentue le regard d'un côté sur de l'Etat, ses organes et la justice, de l'autre sur les médias et les classes sociales dans un contexte social donné. Cette dernière approche est au centre de mon projet.

Il s'interroge sur les formes spécifiques que la réaction aux attentats a pris dans trois sociétés différentes et pose le problème quelles conséquences ces réactions ont pu avoir lieu sur l'évolution de l'état de droit, les mouvements sociaux et la légitimité d'une politique de sécurité. Il essaie d'évaluer les conséquences que les réactions sociales et étatiques ont eu pour les acteurs violents : est-ce qu'elles contribuent à les intégrer dans la société ou les exclure et contribuer ainsi à leur radicalisation ?

Il privilégie avec la fin du XIX^e siècle une période durant laquelle des sociétés européennes et au-delà sont exposées à une série d'attentats qui ont été organisés le plus souvent par des anarchistes et sont dirigés le plus souvent contre des rois, ministres ou représentants d'Etat. C'est pourquoi David Rapoport a appelé cette période non sans exagération la « première vague du terrorisme ». Il importe cependant de situer les attentats à l'intérieur des stratégies des anarchistes, de démontrer qu'ils correspondent à une certaine période de leur histoire, mais non pas à leur essence et d'évaluer leur importance dans les trois sociétés.

Le projet a une dimension d'histoire comparée par laquelle des similitudes et différences entre les attentats, leur contexte et leurs conséquences sont étudiées. Comme la valeur d'histoire comparée dépend de l'existence de certaines similitudes entre les unités comparées et surtout de la reconstruction du contexte historique, il faut restreindre le nombre des sociétés étudiées et se concentrer sur celles dont une historiographie riche et les connaissances linguistiques rendent possible une étude. Dans mon cas, ce sont l'Allemagne, l'Italie et la France.

La violence est en premier lieu une stratégie de communication (Peter Waldmann). Partant de cette affirmation le projet analyse surtout la communication entre les acteurs et les destinataires d'actes violents. Il ne partage donc pas ni l'avis de Hannah Arendt que contrairement à la puissance (*Macht*) la violence (*Gewalt*) ne peut jamais être légitime ni l'hypothèse de Jörg Barbarowski que la violence signifie la fin de la communication. Il défendra plutôt l'hypothèse selon laquelle les acteurs violents doivent légitimer leurs actes dans une communication avec leur « radical milieu » et avec les classes sociales auxquels ils s'adressent. Mais l'Etat lui aussi qui utilise son monopole de la violence légitime (Max Weber) contre tous ceux qui n'obéissent pas aux règles juridiques, sociales et politiques doit dans les temps modernes légitimer dans la communication avec la société l'ampleur, la direction et les effets de la violence utilisée. Si celle-ci est jugée démesurée ou arbitraire, la légitimité de l'état peut en pâtir.

La première partie s'interroge sur la communication qui s'établit entre acteurs violents et société. Elle se concentre sur les sémantiques utilisées dans ce rapport communicatif. En effet, la violence politique est souvent accompagné d'une « guerre des mots » dans laquelle chaque côté en utilisant spécifiques termes et notions tend à situer l'adversaire dans un univers symboliques, à se légitimer et à se défendre contre des accusations de l'autre côté. Cette caractérisation a des conséquences lourdes pour la perception de l'adversaire et les moyens mis en œuvre pour le combattre. En essayant de reconstruire ce débat le projet reprend des approches de la sémantique politique.

Les mots sont accompagnés par des mesures. Celles-ci, leurs institutions et leurs organisations font partie de la deuxième partie. Le rôle des lois spécifiques, des tribunaux et de la police sera à évaluer dans une perspective comparative. La question principale dans ce contexte sera : quels sont les logiques et légitimations de leur action et dans quelle mesure ces réactions des sociétés tiennent compte des principes sur lesquels les sociétés de la fin du XIX^e siècle se basent tels que légalité, humanité et civilité. On insistera aussi sur la question si les sociétés ont offert à côté de la répression d'autres voies de solution aux crises violentes par exemple des « *exit options* » aux acteurs violents.

A côté des réactions des institutions aux attentats, il importe de se pencher sur les réactions dans les populations. Celles-ci ne sont pas faciles à étudier. Les rapports de police ainsi que des articles des journaux, les autobiographies aussi bien que les rapports de voyageurs sont des sources importantes, mais qui ont une certaine tendance. Même si les lettres ne sont pas dénuées d'une certaine spécificité-importance du genre, rapport avec le destinataire etc., elles permettent de saisir une réaction immédiate aux attentats. C'est pourquoi ils ont été choisis. Elles existent aussi pour les trois sociétés. Les lettres archivées après les attentats contre Guillaume I en 1878, contre Humberto I la même année et contre des magistrats à Paris en 1892 sont comparées. Dans une étude de cas, l'importance des lettres de menace à l'intérieur d'une stratégie de provocation de peur et de défense d'intérêts sera discutée pour le cas de Paris.



Livia HOLDEN

Anthropologie, Université internationale
du Karakoram, Pakistan

*Anthropology, Karakoram International
University, Pakistan*

Chaire soutenue par l'Université de Nantes / *Fellowship
supported by the University of Nantes*

“IAS attracted me for its scientific policy fostering dialogue and the circulation of ideas across time and space. It exceeded my expectations for becoming a temporary home where colleagues from Gilgit Baltistan and North America visited for an unprecedented workshop on law and governance. IAS has been the place where the administration encourages new projects, and where scholarly interaction is a value.”

Cultural Expertise in Europe: What is it useful for?

Séminaire du lundi 21 mars 2016

Respect for diversity has been at the forefront of political accession to the European Union since 1993, and socio-legal scholarship has developed both academic reflections and legal mechanisms aiming at inclusiveness and diversity in Europe. A little known but nevertheless widespread mechanism for the prevention and the settlement of conflicts, as well as for determining the extent of application of non-European laws, is the use of cultural expertise (hereafter CE). Experts with a variety of backgrounds have been instructed with increasing frequency in legal proceedings involving members of diasporic communities. This trend has consistently expanded from asylum and migrations laws, as to include many other fields in both public and private law. As a consequence CE has acquired a role even in those legal systems, which do not specifically provide for it or, are reluctant to consider non-European laws as bearing any kind of extra-territorial impact.

However, if on one hand CE has become acknowledged beyond its specialized circuits, on the other hand, a culture of systematic disbelief is developing around its merit. This polarization mirrors the gap between the Europe of human rights and sudden acts of violence, disclosing large-scale tensions and structural differences that have gone unnoticed so far. Legal pluralism and the accommodation of non-European laws and customs in Europe are often heavily criticised in the media and public debates, especially with regard to women's rights and gender equality. It appears that the European majority and the so-called minorities are drifting apart. The question is therefore *Cultural Expertise in Europe: What is it useful for?* However, if one investigates the purported benefits of CE a virtual vacuum appears for what concerns any measurable impact. At a time when multiculturalism has been declared as a failure, there are no scientific tools to assess whether CE can in any way be linked to legal inclusiveness and diversity in Europe.

I started to realise the need to study CE in 2007 when, as part of a broader research on divorce practices among Hindus, she examined the difficult understanding of divorce customs by British and US legal systems within the contexts of migration and diaspora (Holden 2008 and 2011). In 2009 I convened a workshop of socio-legal experts funded by the CNRS and ANR in France entitled "South Asian culture à la barre", to which contributed scholars that counted amongst the most reputed cultural experts for South Asian laws at that time. As a result I edited *Cultural Expertise and Litigation* (Routledge 2011 and 2013), to which she also contributed through one of its chapters: "Cultural Expertise: Professional Commitment and Legal Outcomes." *Cultural Expertise and Litigation* was the first academic publication to reflexively focus on the role and ethics of social scientists acting as experts in court. The volume argued that a successful CE is only possible when the legal systems in which it plays a role are ready to acknowledge the ethics and epistemology of social sciences.

CE differs epistemologically from the typical cultural defence: it precedes it temporally within the proceeding and exceeds it in scope, because it can be requested for a wider range of cases than those of criminal law. Cultural defence cases are relatively rare, but likely to make the headlines of newspapers. CE, instead is routinely used in Europe, North America, and Australia for an increasing variety of cases: i.e. entry permits, family reunions, adoptions, transnational business disputes, citizenship, child custody, validity of marriage and divorce, banking laws, family business and much more. In spite of the fact that CE belongs to the everyday management of diversity, it was never seen comprehensively. This legal blindness renders the integrated definition of CE as urgently needed, to proceed for an assessment of CE not only in law courts, but also within the growing array of out of court solutions that aims to avoid judicialisation precisely through the use of CE.

Although the acknowledgment of CE is new the practice of CE is not *per se* a new phenomenon. Indeed, the use of anthropological and socio-legal knowledge for legal purposes – in court, out of court, and irrespective from court - has been consistent throughout the history of anthropology. Anthropology, and more recently anthropology of law and socio-legal studies – have played a role in the processes of colonisation, decolonization, and in the post-colonial legal contexts, and have also informed the claims of indigenous groups in North America as well as in Australasia. Interestingly, two opposite approaches which had an impact on the way anthropology itself has developed in America and in Europe have been detected: whereas anthropologists in America have been more interested in differences, anthropologists in Europe have been more interested in similarities. This is also due to a long-standing tension within Europe's own colonial venture between autonomy, subjection and assimilation. Its evolution towards assimilation in the late stages of colonialism can explain this anthropological trend consisting in finding similarities within the European tradition. But, differently

from continental Europe, in Australasia, North America, and to some extent in the UK, CE has become highly formalised as an instrument for the protection of minorities' rights and self-determination, especially with regard to Aborigines and First Nations. However, because of the lack of extensive records of CE and the absence of tools to appraise its impact, any assertion in favour or against the use of CE is to date unsupported by evidence.

Supposedly, the initial interest for similarities - intended as subjection and assimilation – that characterized some anthropological and socio-legal scholarship of colonial Europe should have changed by now. It is unclear however if CE is more useful now than it was during the colonial period. The migrants of yesterday have become closer neighbours, and most recent neighbours have become the “Other” through subsequent waves of migrations and processes of “otherization”. Practices of law that are traveling within the various kinds of diasporas and mass migration are increasingly scrutinized by the decision-making authorities in Western countries, which are formally invested with the prerogative to evaluate the legality of migrants' actions and the authenticity of their accounts. Hence, not differently from the colonial period, today Western jurisdictions settle litigation involving practices that are unfamiliar to the Western legal system, and, like their predecessors, they are therefore in constant need of assistance by experts to provide information on, and interpretation of the non-European legal and cultural concepts.

I argue for the interest and the necessity to assess the use and impact of CE now.

Jan HOUBEN

Linguistique, École Pratique des Hautes Études, France

Linguistics, École Pratique des Hautes Études, France



« *Pluralité de sujets intrigants de recherche passionnée ; gamme de disciplines et de méthodes ; conditions excellentes pour la recherche ; convivialité des chercheurs du monde entier ; conférences stimulantes et films enrichissants de mardi soir ; un directeur et toute une équipe administrative efficaces, inspirants, chaleureux ; la Loire, fleuve guère apprivoisé déjà sentant l'air atlantique ; exploration de la ville de Nantes et environs par vélo "bicloo" : voici quelques mots clés de mon expérience à l'Institut d'Études Avancées – Nantes, 2015-2016. »*

La propagation (en rituel védique et bouddhiste) et la stabilisation (par grammaire et mathématiques) du sanskrit et du « monde » sanskrit, 1 000 av. notre ère - 1 000 ère commune.

Séminaire du lundi 2 novembre 2015

La présentation commence par l'éloge d'une Fleur, bénie par la Nature non seulement avec une beauté extraordinaire qui fait oublier au spectateur les ennuis de la vie quotidienne, mais aussi avec des moyens remarquables pour survivre dans un monde pas toujours très accueillant. Loin des ennemis naturels de sa région natale – la cuvette amazonienne – elle a rencontré

un succès fou dans de nombreux pays. Un succès, pourtant, qui n'a pas toujours été trop apprécié par tous et chacun : un récolteur d'herbes aquatiques et plusieurs autres méthodes ont été conçus spécialement pour éliminer la croissance excessive de cette plante, la jacinthe d'eau (*Eichhornia crassipes* (Mart.) Solms) qui étouffe les espèces natives en formant de denses tapis monospécifiques bloquant aussi la circulation des bateaux et des navires¹.

Après ce préambule, nous passons de la biosphère à l'« idéosphère »², plus spécifiquement à celle du deuxième millénaire avant notre ère. La région est le nord-ouest du sous-continent indien, une terre féconde et encore largement boisée, traversée par sept grands fleuves. Nous y voyons l'émergence d'un complexe culturel, rituel et textuel, que l'on appelle « Védisme ». Un millénaire plus tard, au milieu du premier millénaire avant notre ère, nous voyons que le Védisme s'est répandu dans tout le nord du sous-continent indien, de la région des sept fleuves dans le Nord-Ouest vers l'est du bassin du Gange, et au-delà jusqu'au Bengale.

Le plus ancien et, dans plusieurs sens, le plus important des textes védiques, est le *Rgveda*, transmis en Inde jusqu'à nos jours³. Il présuppose déjà tout un complexe rituel préexistant. Les objets et les circonstances auxquels les hymnes du *Rgveda* renvoient montrent qu'il date généralement d'avant l'âge de fer, qui, sur le sous-continent indien, commence vers le x^e siècle avant notre ère. Il y avait d'autres complexes de rituels et de textes, mais celui du Védisme est le seul qui a survécu jusqu'à nos jours. Comment le Védisme a pu parvenir à ceci ? Le complexe culturel, rituel et textuel du peuple védique contenait des éléments qui convenaient à un contexte d'agro-pastoralisme, ce qui, à son tour, convenait à l'environnement de l'époque. Non seulement le complexe rituel avait-il trouvé une bonne « niche » dans l'Inde du Nord de cette époque dans laquelle il pouvait se répandre⁴, le peuple védique développait aussi des techniques spéciales pour enseigner et transmettre ce complexe avec la plus grande précision⁵. Le succès de l'agro-pastoralisme avec lequel le rituel védique était associé transformait, au cours des siècles, ce même environnement en une espace largement urbanisée. Et grâce aux techniques extra-ordinaires pour transmettre les bases textuelles et rituelles du Védisme, il réussit à survivre même au delà de son époque et de sa niche écologique originales.

Comment les Vaidika, ceux qui étudient la Veda et exécutent les rituels védiques, ont-ils transmis ce texte oralement à travers les millénaires avec une remarquable précision, mot par mot, syllabe par syllabe et même phonème par phonème ? Une discipline auxiliaire, la grammaire, contribuait à la précision de transmission, et garantissait non seulement la maîtrise et la bonne compréhension des textes védiques, mais définissait aussi un haut standard de la langue parlée encore très proche au langage du Veda, une langue en usage actif à l'époque de Panini (Pāṇini, ca. 350 avant notre ère) qui s'imposait au cours des siècles suivants comme une *lingua franca* pour des diverses disciplines telles que les mathématiques et la médecine.

¹ Les efforts entrepris dans les années 1910 pour introduire des hippopotames de l'Afrique aux Etats Unis afin qu'ils puissent manger la jacinthe d'eau envahissante sont discutés et analysés dans : « American Hippopotamus » par Jon Mooallem, dans Issue No. 32 de *The Atavist Magazine*, publié en décembre 2013, <https://magazine.atavist.com>

² Des concepts pertinents déjà chez Gregory Bateson, *Steps to an Ecology of Mind*, London: Jason Aronson, 1972.

³ Pour un enregistrement de l'enseignement du *Rgveda*, le savoir des hymnes, en Inde, voir : <https://vimeo.com/82963699>; une collection de textes et de chants est le Samaveda, pour son enseignement, voir : Enseignement du Samaveda, le savoir des chants, en Inde : <https://vimeo.com/90023730>

⁴ Voir : Jan E.M. Houben 2011, "Vedic ritual as medium in ancient and pre-colonial South Asia: its expansion and survival between orality and writing." In: *Travaux de Symposium International "Le Livre. La Roumanie. L'Europe."* Troisième édition – 20 à 24 septembre 2010, Section III A: Veda-Vedāṅga et Avesta entre Oralité et Écriture, ed. by J.E.M. Houben et J. Rotaru : 147-183. Bucarest: Bibliothèque de Bucarest; et : Jan E.M. Houben 2014. « A Tradição Sânscrita entre Memética Védica e Cultura Literária. » *Linguagem & Ensino*, v.17, n.2, p. 441-469, maio/Jago.

⁵ Voir Jan E.M. Houben et Saraju Rath, "Manuscript Culture and its impact in "India": Contours and Parameters." In: *Aspects of Manuscript Culture in South India*, ed. by S. Rath, Leiden: E.J. Brill. 2012, pp. 1-53; et : Jan E.M. Houben 2012. « Les perfectibles (*sādhyā*) entre circularité et causalité du rituel védique. » Dans : *Aux Abords de la Clairière : études indiennes et comparées en l'honneur de Charles Malamoud*, sous la dir. de D'Intino, Silvia et Caterina Guenzi, Turnhout, Brepols: 11-43.

Ensuite, sur les traces de Panini et de ses prédécesseurs, des grammaires simplifiées paraissent. Une langue parlée devient ainsi, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, accessible pour un plus grand public par une description très nuancée et fiable. La perfection et l'économie de la science de la grammaire étaient telles qu'elle s'imposa comme discipline paradigmatique pour toutes les autres sciences, un rôle joué plus tard en Occident plutôt par les mathématiques. Les mathématiques en Inde, d'un très haut niveau, restaient en service des savoirs rituels, religieux et humanistes qui les encadraient et qui étaient renforcés et stabilisés par leurs contributions. Ironiquement, la grammaire devenait non seulement un outil de stabilisation pour le complexe rituel et textuel du Veda et les communautés associées, mais aussi un instrument d'expansion et de stabilisation pour un nouveau complexe rituel-textuel qui commençait dans la région graduellement urbanisée du bassin du Gange dans les siècles avant le début de notre ère, le Bouddhisme. Les auteurs des textes pour l'idéosphère indienne commençaient à préférer le sanskrit et contribuaient ainsi à la richesse du « monde » sanskrit, qui, lui, était stabilisé par une description grammaticale remarquablement efficace. La grammaire garantissait la compréhension, à travers les siècles, entre les instruits dans des coins les plus éloignés du sous-continent indien, et à partir du début de notre ère, aussi dans des très grandes parties de l'Asie Centrale, de l'Asie du Sud-Est et de l'Indochine.

À une plus large échelle, l'histoire nous permet de comparer trois variables pour plusieurs grandes civilisations : (a) « monde » culturel, qui semble universel mais qui est en fait soumis à des conditions limitatives telles que les « limites de la langue » (Wittgenstein) principale dans l'aire culturelle-linguistique concernée ; (b) les outils pour apprendre et enseigner cette langue, tel que la grammaire ; et (c) la « civilisation » colorée par la langue et la littérature.

Le parallélisme exprimé dans le prochain tableau

« monde » latin – grammaire latine – *latinitas*,

« monde » hellénique – grammaire grecque – *hellenismos*,

« monde » sanskrit – grammaire sanskrite – *sanskriti*,

peut être invoqué pour souligner l'apport « évolutionnaire » de la grammaire pour le « monde » culturel, religieux et scientifique correspondant. Serait-il possible d'ajouter à la comparaison une ligne renvoyant à cette grammaire remarquablement parfaite de la fin du VIII^e siècle, la grammaire de Sibawayhi, en relation avec le « monde » arabe et avec l'« arabiyya » qui présuppose une maîtrise parfaite de la grammaire ? Serait-il possible de décrire le succès indéniable du « monde » sanskrit dans le premier millénaire comme un succès mémétique dans l'idéosphère de l'Inde et des régions voisines ? Et le succès indéniable du « monde » arabe comme un succès mémétique dans l'idéosphère du Proche-Orient et au delà ? Qu'est-ce qu'il s'est passé aux chevauchements des plusieurs idéosphères avec les « phénotypes » mémétiques en compétition ? Et qu'est-ce qu'il se passe si les idéosphères sont de plus en plus reliées par des moyens de transport et de communication modernes ?

Pour adresser ces questions plus de recherches pluridisciplinaires seront nécessaires. *A priori*, on peut déjà être d'accord sur la valeur indéniable mais difficile à déterminer de l'« idéodiversité » dans l'idéosphère mondiale, guère moins importante que celle de la biodiversité dans la biosphère de notre planète⁶. Une compréhension approfondie des compétitions

⁶ Voir maintenant Jan E.M. Houben « La ideodiversidad como valor planetario », dans *Eadem utraque Europa : revista de historia cultural e intelectual*, Año 12, No. 17, Agosto 2016, ISSN 1885-7221, pp. 11-42.

et des conditions de faillite et de succès de diverses « mèmes » au cours des siècles dans l'histoire culturelle, linguistique et religieuse du monde, au-delà de son intérêt intrinsèque, servira ensuite comme base substantielle pour une ingénierie mémétique⁷ qui vise à rétablir un équilibre mémétique sain dans l'idéosphère planétaire⁸.

⁷ Tout en tenant compte des conditions différentes créées par la disponibilité des moyens de communication et de transport et par conséquent par la disponibilité des réseaux énormes et sans précédent, une étude des données historiques précieuses de l'antiquité et du monde pré-moderne est cruciale pour comprendre les aspects qualitatifs et diachroniques des processus mémétiques. Les dimensions sociales, historiques et diachroniques sont insuffisamment développées dans l'article, d'ailleurs fort utile et stimulant, de Richard Jan Pech : « Inhibiting Imitative Terrorism through Memetic Engineering », *Journal of Contingencies and Crisis Management*, vol. 11, no. 2, June 2003 : 61-66.

⁸ Une version expérimentale d'un « mème » pour une paix progressive qui tient compte et même exploite les dimensions sociales, historiques et diachroniques vient d'être publiée, voir Jan E.M. Houben, « Des conflits armés à la compétition dans la création de paix et de progrès : un projet de gestion mémétique », dans *After Paris 13.11.15 – conflits, exodes, attentats : notes et analyses de chercheurs du monde entier* (sous la dir. de Pierre Musso), Paris : Editions Manucius, 2016), pp. 110-113.

Huri ISLAMOGLU

Histoire économique, Université Bogaziçi,
Istanbul, Turquie - Membre Associée

*Economic History, Bogaziçi University,
Istanbul, Turkey - Associate Fellow*



“Most notably, conversations with younger fellows engaged in new research in different world regions have been particularly stimulating in the formulation of some of the central concepts of my research. As significantly, the fact that I am an economist and an historian seeking to establish a relation between law and economics in different historical contexts; I learnt a great from especially fellows who were lawyers or legal historians on legal issues in which I am not an expert.”

Politics of Property in the Global Market Economy all The Way To Daesh

Séminaire du lundi 26 octobre 2015

Global market economy is an order of property. This seminar provides a glimpse of how global market economy and its order of property was created in Iraq following the countries occupation by Coalition Forces, most prominently, American and British. Occupation forces rather self-consciously sought to create a utopia of market economy the result has been dissolution of society, millions displaced, barbarized, in a word, chaos. Often in the media and in the scholarly community such happenings are distanced from the realities of “civilized world” or developed regions of the global economy attributing them to some essential cultural legacy, Islam and/or a culture of Oriental despotism. Yet, social and economic fragility in the developed and developing world which the 2008 crisis revealed, have shown that what happened in Iraq may include features that are systemic and can not perhaps be explained away by cultural quirks attributed

to an un-developed region. I will try to identify that systemic dimension, the systemic logic in relation to “government” and “politics” of property rights – that unite the rest of the world with Iraq and which, I argue, lies at the very heart of societal extinction of this country.

Property rights are about access to resources be it land, the Internet, to jobs; entitlements (health care, education); it is about who gets what how much, rendering these rights highly disputed, contested domains. Property right also represents a power of decision over resources – a sovereignty claim. Who has that power or who exercises that power and governs property is a paramount importance.

Harking back to Dutch and English free tradist understandings of the 17th century, conception of property in the present global economy treats property rights as a priori to society, its concerns, to state and its government. Property rights in this understanding are universal, exclusive rights of individuals rooted in nature, natural law. It amounts to isolating of property rights from the political processes from which they historically emerged, involving struggles among different groups, state’s hegemonic claims and their mediation of multiple interests with multiple property claims moved by concerns or responsibility for societal order. Distancing of property rights from politics, from power relations in society also accounts for their perceived non-negotiability grounded in natural law and in the present context of the global economy endowed with a quantifiable certainty and finality of formulation in technical rules of governance.

In the directives of the Coalition Provisional authority, a governance body of experts appointed by the American government to affect Iraq’s transition to a global economy; foreign investors were referred to as “natural persons” with inalienable property rights secured by the rule of law. Governance rules of CPA served to remove all obstacles which stood on the way of these “natural” persons and prevented them from exercising their rights and realizing gains in the exchange environment. It meant nationalization of land and oil-wells, dismantling the Baathist state, its institutions, expropriation and privatization of state properties, invalidation of all forms of possession or use-rights, especially on land. Such actions had serious redistributive effects and uprooted large populations, largely contributing societal disruptions especially in oil-rich northern Iraq and subsequently one of the pillars of the support for Daesh in the region. In northern Iraq concern for creating individual property rights with their naturalistic claim of original ownership, displacing farmers who were settled on lands which were nationalized in the 1970s, overlapped with similarly naturalistic and essential claim of sectarianism of Kurdish landed groups who, basing their claims on the rights they established under Ottoman law, emerged as “original owner”.

At issue here is a shift in sovereignty or power of decision over property from the state to “natural persons” signaling a politics of property increasingly confined to multinational capital interests, their local allies with sectarian claims (e.g. Kurds in northern Iraq), the NGOs clustered around those interests and the global media. Yet, transnational actors- while usurping powers of decision over access to resources (as is told in Iraq’s law of Investment and articulated in contracts); they deliberately abstained from politicizing that power. As a result, the hegemonic claim of transnational actors are not politically articulated whereby the transnational actors assumed political responsibility for mediating different societal claims, or responsibility of societal order. The narrowing of the political domain to bearers of Individual property rights was also reflected in the non-accountability or unresponsiveness of governance bodies to the people they addressed, including Judicial Commissions responsible for property restitution of lands Arabized under the Baathist regime to “original owners”, showing no regard for the claims of those who were settled on those lands leaving them little recourse but to resort to violent resistance.

Transitional justice framework as a referent for governance practices calling on the Iraqis to evaluate the “reforms” in a framework of eradicating the injustices committed under the Baath regime, simply could not justify the injustices of dislocation and societal devastation of the post-Occupation era. Demands made of society to come to terms with its past, offered little hope for justice in the present. Such justice is usually associated with having a political voice. Law, a primary referent of the present market order, was emptied of its content: judicialization of governance, as witnessed with judges manning the Committee overseeing property, served to instrumentalize the judiciary in the diffusion of the ideology of absolute, non-negotiable property rights. The rule of law, its generality central to the self-image of transnational actors, rang hollow as law was particularized to secure the property and contract rights of “foreign interests” often at the expense of property and contract rights of Iraqi citizens.

The narrowed political space also led to a situation in which “security” came to be identified strictly with coercive measures (not exactly what Smith or Bentham meant by security), politics being no longer an option for addressing societal resistance. Human Rights Watch Report 2014 indicates that the biggest atrocities against the populations in northern Iraq were not committed by Daesh but by the security forces of the Iraqi governments which succeeded CPA and the Shia militia associated with the regime. This one does not hear about in Western media bend on the theme of jihad against Islam.

In the absence of politics, resort to violence become a legitimate mode for claiming a voice and for securing.



Ward KEELER

Anthropologie, Université du Texas, États-Unis

Anthropology, University of Texas, USA

Chaire soutenue par la Région Pays de la Loire /
Fellowship supported by the Pays de la Loire Region

“Just before my arrival at the IEA, I was happy to learn that the University of Hawaii Press had agreed to publish my book about monks, hierarchy, and gender in Burma. As a result, I have spent much of my time here revising that manuscript and preparing it for publication. At the same time, I have prepared an article about trans women in Southeast Asia and submitted it to an anthropology journal. An invitation to give a talk at the Musée du quai Branly in Paris prompted me to write an article about a Balinese shadow play performance intended to help people deal with PTSD symptoms following the nightclub bombings in 2002. Exposure to the work of Pierre Legendre, Alain Supiot, and Dany-Robert Dufour during my time here has encouraged me to start work comparing the relative ease with which elements of international culture do and do not spread to Southeast Asia.”

What's in the Kool-Aid?: how mass-mediated sports and religion get us all hooked but only funny Westerners worry about authenticity

Séminaire du lundi 25 janvier 2016

Following in the footsteps of the great French anthropologist Louis Dumont, I wish to consider what follows from the fundamental contrast between two takes on social relations:

as rightfully based on hierarchy or on equality. I review the central points of Dumont's analysis of each of those ideological orientations and explain what I find useful when looking beyond India, the site of Dumont's extensive fieldwork. With a glance at how Dumont's account of hierarchy has informed my work in Southeast Asia, I turn (as did Dumont) to the West to see how work elsewhere helps us understand ourselves. Unlike Dumont, I look not at the intellectual tradition that generated contemporary views on social relations but rather elements of public discourse that are closer to most people's everyday experience: mass-mediated sports, religion, and the Western preoccupation with authenticity.

Dumont suggests that hierarchical thinking is predicated on mutual interdependence through difference. All parties to hierarchical arrangements participate in exchange relations based on the fact that, in light of their differences, they complement each other. So a man and a woman wish to conjoin in a number of ways because of the ways that their bodies and their skills and their interests complement each other.

At the same time, every difference not only implies some axis of difference, such as that of biological sex, but also a difference in value. So in any pair, one element will be valued above that of the other. Difference without a value difference is perhaps imaginable but it is a logical scandal for hierarchical thinking. What is not, however, scandalous is that values are always contextual: male can be valued above female overall, yet at the same time, female can be valued above male at the lesser order of magnitude that is the domestic sphere.

Egalitarian thinking equates hierarchy only with inequality. It insists upon equality in value, no matter what differences may distinguish one party from another. As a result, difference always generates some degree of unease. Difference should, in egalitarian thinking in its purest form, make no difference. And subordination can only be understood as oppression.

But as de Tocqueville asked about nineteenth-century America, if everyone is the same, what interest do they have in entering into long-term relations of exchange? He foresaw the problems Durkheim later taught us to call "anomie."

Pace Dumont, who thought only Indian society truly instantiated hierarchical ideology, I find his analysis of hierarchy illuminating for my work in Southeast Asia, with reference to language, religion, and gender.

Like Dumont, I now want to turn back to the West to ask comparative questions. I believe Dumont's work helps us understand religious impulses, including those demonstrated in various versions of American fundamentalist Protestantism. He also helps us appreciate the impulse, apparently close to universal among the entire globe's males, to watch mass-mediated sports. Finally, we can use Dumont's insights, among others, to analyze why Westerners are so preoccupied with the question of authenticity, whereas many people in the rest of the world are very little concerned with it.

These three domains appear on the surface to be unrelated. I link them together because in them we can see similar tensions and investments at play. Religious impulses respond to an effort to identify some superior concentration of power to which one can subordinate oneself in a relationship of exchange. How do people with egalitarian commitments cope with this contravention of their insistence upon "agency"? Sporting events play on sameness – both teams start out "on a level playing field" – and move toward the implementation of difference – one team wins, the other loses. None of it really matters – except that some fans rejoice and others weep. The Western emphasis on authenticity constitutes a reaction to the loss of hierarchy and the security that it implies. In hierarchical arrangements, if you know your place, you have a

place. In egalitarian thinking, to show that you “know your place” is demeaning. If you can’t be sure you have a place, then what you had better be able to fall back on is a solid, reliable, dependable – authentic – self.

My comparative impulse, in other words, is not to see fundamental similarities all over the world but rather to see fundamental issues to which people everywhere necessarily attend. My question then becomes, how do people respond to the question, existential and overarching, of how to enter into long-term social relations?

This question leads to one, at once psychological and cultural, of equally great generality: how does each of us mediate between the contradictory desires for freedom of action, on the one hand, and for intimacy, on the other? Those desires, which might be termed a desire for bonding without feeling bound, admit of compromises in various forms – but no ultimate resolution. The contradiction is existential and irresolvable. My claim is that hierarchical and egalitarian ideologies address the question and propose solutions, but that those solutions are necessarily partial, provisional, and can never truly be satisfactory.

Sara KELLER

Histoire, Laboratoire Orient et Méditerranée UMR
8167, France

*History, Laboratoire Orient et Méditerranée UMR 8167,
France*



« *Mon séjour à l'Institut d'Etudes Avancées de Nantes s'est avéré extrêmement enrichissant pour mon travail et ma réflexion personnelle, et ce à la fois grâce aux événements scientifiques, et grâce aux discussions informelles avec mes collègues résidents et visiteurs. J'ai pu nouer des contacts et planifier des publications et projets de recherche communs, accéder à des ouvrages que je n'avais jamais pu consulter auparavant, et mes travaux aux Archives Diplomatiques de Nantes furent très satisfaisants. L'intérêt qu'ont suscité mes travaux sur le comptoir français de Surat, ainsi que la richesse des fonds d'archives (à Nantes mais aussi à Aix-en-Provence), m'encourage à poursuivre ce projet de recherche. Par ailleurs, mon séjour à l'IEA m'a permis de découvrir la ville de Nantes et de mener à bien, grâce au soutien et à l'encouragement de l'Institut, un projet d'aquarelles sur l'identité de la ville de Nantes.* »

Le consulat français de Surat, Gujarat, Inde (1773-1778)

Séminaire du lundi 14 décembre 2015

Résumé

Les archives diplomatiques françaises conservent à Nantes un fond conséquent légendé « Le Consulat de Surate » et composé de documents relatifs au consulat français fondé en 1773 dans la ville portuaire indienne de Surat, sur la côte ouest de l'empire moghol. Cette institution eut une réalité de courte durée puisque la loge française fut prise par les Anglais en 1778.

Ce bref épisode de l'histoire diplomatique occidentale dans le sous-continent indien est rapidement tombé dans l'oubli. Il représente toutefois une tentative unique à l'époque moderne d'établir une autorité consulaire aux Indes, tentative qui mérite de revenir sur les questions de sa fondation et de sa place, autant sur la scène socio-politique surtie, qu'en référence au royaume de France.

Le consulat fut l'héritier direct du premier comptoir français de la Compagnie Française des Indes Orientales (CFIO) en Inde : le comptoir de Surat fondé en 1668. L'étude des archives du consulat de Surat est l'occasion de revenir sur la présence française dans le grand port de l'empire moghol aux XVII^e et XVIII^e siècles. Elle suggère la rédaction d'une monographie socio-topographique portant sur les aspects pratiques d'un comptoir européen aux Indes. Que représentait la présence française à Surat aux XVII^e et XVIII^e siècles ? Quelle était son implantation territoriale ? Y avait-il interaction, cohabitation voire intégration des communautés françaises dans le tissu urbain cosmopolite du port de Surat ? Quel fut le résultat de la confrontation du programme économique de Colbert pour la CFIO avec le système marchand gujarati pluri-centenaire actif à Surat ?

Sur la base d'une démarche pluridisciplinaire (histoire et archéologie), je propose d'utiliser l'outil cartographique pour reconstituer la réalité du comptoir puis du consulat à Surat et mapper les forces en présence.

Surat et les Français

L'histoire indienne du comptoir de Surat débute avec l'obtention d'un *farman*, ou décret royal, de l'empereur moghol Aurangzeb en faveur de l'implantation française sur la plage de Suvali, lieu de mouillage situé à proximité de la cité de Surat. Deux ans plus tard en 1668, François Caron, premier directeur de la CFIO, débarquait à Suvali et établissait à Surat le tout premier comptoir français sur le sous-continent indien.

Les réjouissances qui accompagnèrent ce succès politico-économique furent toutefois de courte durée. Les bénéfices de ce comptoir commercial ne satisfaisaient pas les espérances des actionnaires de la Compagnie ; en quelques décennies, le comptoir accumula tant de dettes que les directeurs n'osaient plus faire venir de vaisseaux français à Surat, par crainte de confiscation par les créanciers du comptoir. Début du XVIII^e siècle, le comptoir présentait une activité économique nulle.

Les missions entreprises par la CFIO depuis Surat avaient permis d'établir d'autres comptoirs français sur la côte de Coromandel et dans le Bengale. Pondichéry pris rapidement de l'importance, son Conseil Souverain supplanta celui de Surat au début du XVIII^e siècle.

Philippe Haudrère note avec justesse qu'«en somme, Surate est une source de soucis, mais son importance commerciale est nulle pour la compagnie» (Haudrère, Philippe, *La Compagnie des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, Paris, thèse de doctorat, 318).

C'est dans ce contexte que le chef du comptoir en poste depuis les années 1760, Anquetil de Briancourt, obtint la création d'un consulat qui remplace le comptoir commercial de la CFIO. Malheureusement les conflits franco-britanniques européens et américains résonnaient aux Indes : en 1778, les Anglais prennent manu militari la loge de Surat, Anquetil est renvoyé en France avec famille et personnel. Les Français ne viendront jamais réoccuper la loge.

L'historiographie conserve donc une mémoire faible et un souvenir amer de l'épisode surti, oubliant qu'il fut le point de départ de la grande aventure française aux Indes à l'époque moderne. Plutôt que de revenir sur les causes de l'échec économique du comptoir, je propose d'étudier les caractéristiques physiques de la présence française à Surat aux XVII^e et XVIII^e siècles. Etablir une morphologie topographique et architecturale des implantations françaises sur ce territoire éclaire les interactions sociales des communautés françaises avec les autres résidents et non-résidents de Surat, les difficultés quotidiennes rencontrées par les résidents français et les solutions d'«acclimatation» qui en résultèrent.

La cartographie des implantations françaises dans la cité et dans l'*umland* de Surat soulève les problématiques suivantes :

- territorialisation : la première question que pose la présence d'une communauté étrangère dans le port de Surat relève de son implantation territoriale : où et comment étaient hébergés les voyageurs et les résidents ? Quelle était la réalité territoriale voire bâtie de la fondation du comptoir ? Les archives et récits de voyage permettent de reconstituer l'emprise foncière du comptoir à Surat : la CFIO bénéficiait de quatre terrains à et autour de Surat. La question du territoire renvoie aux problèmes juridiques de la propriété foncière : quelle était les statuts des différents terrains utilisés par le comptoir ? Qu'en était-il des logements des autres familles françaises ? Ces questions sont étudiées dans la double perspective des privilèges accordés aux compagnies européennes et de la réglementation foncière de l'empire moghol.
- fonction consulaire : que représentait le consulat français à Surat ? Cet axe de recherche permet d'éclairer les conditions de création d'un consulat à Surat, ainsi que ses caractéristiques politiques et économiques. On remarque que la création du consulat coïncide avec le développement du Jardin Français, un terrain multifonctionnel couvrant à la fois les besoins alimentaires, sanitaires et financiers de l'établissement en termes de ressources alimentaires et financières, la fonction diplomatique et de représentation du consulat, et un rôle identitaire indéniable. Loin de la cité intra muros, le jardin se développa comme une petite France à Surat.
- acclimatation : les territoires coloniaux (ou «jardins d'essai») représentaient un relais botanique pour la flore (parfois la faune) à importer en métropole, un premier pas vers les «jardins d'acclimatation» européens. Les tentatives d'«acclimater» les essences à des territoires nouveaux conduisirent aux débats évolutionnistes du XIX^e siècle portant sur la capacité de la faune et de la flore, et, par extension, de l'être humain, à s'adapter

à un environnement nouveau. Au-delà du Jardin Français, qui servit partiellement de jardin d'essai aux Indes, se pose la question de l'« acclimatation », voire de l'intégration des communautés françaises dans le contexte surti.

Cette dernière thématique renvoie au système marchand gujarati façonné par une histoire commerciale pluri-millénaire. L'habileté des marchands gujaratis est mentionnée par les sources les plus diverses depuis la période antique, et le commerce du Gujarat est un système extrêmement structuré à l'aube du XVII^e siècle : techniques commerciales développées (rôle du courtier ou « dalal », technique du mouchoir etc.), outils commerciaux (*hundi-s*, comptabilité en partie double), guildes marchandes et structures corporatives développées.

Les agents de la CFIO, formés à l'administration française, arrivaient à Surat largement démunis face à ce système économique complexe. De nouvelles formes de dialogues se sont donc mises en place pour pallier à cet handicap, auquel s'ajoutait une forte incompétence linguistique. Mes travaux sur les archives du consulat mettent en valeur le développement du Jardin Français comme espace de socialisation qui permit à l'établissement français, tout d'abord, d'affirmer sa présence sur place, et ensuite d'offrir un espace de rencontre et de démonstration du pouvoir, qui venait compléter le dialogue diplomatique épistolaire.

Le développement du consulat de Surat et du Jardin Français facilita par ailleurs l'ouverture d'un dialogue scientifique (avec notamment Anquetil-Duperron, pionnier de l'indologie française, qui mena à Surat ses travaux sur la culture persie), et l'affirmation, en Inde, du programme culturel français.





Annie MONTAUT

Hindi/Linguistique, Inalco, France

Hindi/Linguistics, Inalco, France

« Mon premier jour s'est passé dans l'émerveillement de l'IEA, ses locaux et ses personnes. Mon premier mois et demi, très productif au fond, dans l'angoisse des articles de linguistique dus. Ce qui ne m'a pas empêchée de m'intéresser à la ville, comme nous y enjoignait le livre de Gracq offert en "bienvenue", dont la géographie étrange calmait mes angoisses. Les trois semaines restantes avant mon séminaire ont vu l'angoisse monter en panique. Les deux dernières ont été le bonheur pur à profiter librement de la subtile intelligence et de la chaleureuse humanité émanant de cette Thélème moderne. »

Au pied de la lettre : lire la littérature indienne dans sa langue et dans sa culture plutôt que dans l'agenda postcolonial

Séminaire du lundi 7 mars 2016

Les travaux les plus innovants dans les études littéraires indiennes (modernes) sont issus des questions qu'ont posées dans un premier temps les Etudes Subalternes, pour lesquelles les textes du XIX^e siècle offraient plus d'intérêt, puis les études postcoloniales. Un livre comme *The Empire writes back* d'Ashcroft & al. (1989) a servi de référence pour construire un nouveau panorama de la littérature indienne, à partir du rapport centre-périphérie dénoncé par les auteurs, autour de thèmes privilégiés comme l'exil, la migration, la construction nationale à travers le soulignement des identités culturelles occultées par le regard colonial, les foyers de résistance, et ce à travers l'appropriation subversive de la langue de l'ancien empire, sens

suggéré par le titre¹. La notion d'hybridation, depuis le très influent *Location of Culture* de Bhabha (1994), y joue aussi un grand rôle².

Dans ce nouveau panorama, les littératures indiennes d'expression non anglaise ont d'autant plus de mal à émerger qu'elles ont très souvent pour auteurs des brahmanes mâles qui par leur identité sociale et sexuelle ne sont pas au centre du nouvel intérêt. Elles ne sont qu'exceptionnellement présentes dans la critique contemporaine : à part Mahashveta Devi (bengali), femme, dont les thématiques privilégient les tribaux et basses castes, ou Manto (ourdou), unique écrivain indien que Rushdie avait décrété, sans lire aucune des langues indiennes, digne de ce statut, il n'y a pratiquement pas d'écrivains reconnus émergés. Le travail magnifique de Pollock pour souligner l'importance intellectuelle et esthétique des cultures littéraires dans l'histoire, et le danger de voir disparaître, en Inde même, la classe de lettrés érudits ayant accès à leur propre tradition³, a eu en effet plus de répercussion dans les études de la période pré-moderne et coloniale que contemporaine.

Et l'on peut douter que le concept de World literature, qui tend maintenant à dominer les Etudes littéraires, en partie pour pallier les pages blanches laissées par les études post-coloniales et culturelles dans les cursus académiques, fasse émerger des littératures indiennes autres qu'en anglais (en *bhasha.s*, « langues », comme on dit en Inde pour éviter « régionales » ou « vernaculaires »).

Les traductions de *bhasha.s* enfin, bien que de plus en plus nombreuses, sont elles aussi très peu visibles, peu commentées, jamais demandées par des éditeurs, rarement présentes sur les étals de libraires, alors que celles de l'anglais indien sont omniprésentes, en forte demande, et s'identifient désormais à « littérature indienne ».

Pourquoi s'acharner à vouloir rendre visibles ces littératures invisibles, comme je l'ai fait en traduisant nombre de ces œuvres ? C'est qu'elles ne disent ni les mêmes choses, ni de la même façon, que la littérature indienne en anglais. Je m'en tiendrai à la littérature hindi, à laquelle j'ai un accès direct, mais dans l'hypothèse qu'une grande partie des traits qui s'en dégagent peut s'extrapoler à d'autres *bhasha.s*. Et aux textes dans lesquels le travail sur la langue contribue à construire l'univers de sens, excluant donc ce que l'écrivain et critique (kannada) Ananthamurthy considère comme des calques d'une quelconque tendance occidentale avec des noms propres indiens et des *realia* indiennes, mais aussi des reprises fossilisées de tel ou tel canon traditionnel.

Une première raison est dans le rapport avec la tradition. S'il existe un invariant littéraire indien, il n'est bien sûr ni dans la langue (24 langues officielles à longue tradition littéraire) ni dans les thématiques, ni dans les formes narratives ou métriques. Il est dans ce que Ramanujan appelle la context-sensitivity, l'adaptabilité du sens aux ancrages énonciatifs, spatio-temporels et sociaux, en l'absence de communs dénominateurs concrets ou structurels, et la réflexivité⁴, le fait pour un énoncé ou un texte d'être toujours en prise sur d'autres textes, qu'il commente, reformule, déforme, subvertit. L'exemple type est les centaines de *Ramayana* littéraires dans toutes les *bhasha.s*, échelonnés sur une quinzaine de siècles, intégrant diversement les transformations sociales, religieuses et politiques locales. Mais un texte

¹ Ashcroft Bill, Griffiths Gareth & Tiffin Helen, *The Empire writes back: Theory and practice in postcolonial literature*, Routledge, 1989. Des mêmes auteurs, *Postcolonial studies reader*, Londres, Routledge.

² Bhabha Homi K., *The Location of culture*, Londres, Routledge, 1994.

³ Pollock Sheldon, *Literary Cultures in history : Reconstructions from South Asia*, Berkeley: University of California Press, 2003.

⁴ Ramanujan A.K., "Is there an Indian way of Thinking?" *Contributions to Indian Sociology* 23, 1989; "Where mirrors are windows: Towards an anthology of reflections", *History of Religions* 28, 1989.

contemporain, aussi, est en « dialogue » avec tout le corpus de la tradition dans la langue de son auteur, la grande, savante, comme les traditions populaires et locales, ainsi qu'avec les nouvelles cultures panindiennes. Ce rapport, fondé sur la continuité entre ces cultures restées vivantes, et la fluidité du continuum linguistique (variété haute/basse de la langue locale, langue locale/régionale/savante, langue médiévale/moderne), n'est pas accessible avec l'anglais, a fortiori en diaspora.

Une deuxième raison est dans la charge propre aux mots: le livre de Pierre Legendre (*Tour du monde des concepts*) en donne de fortes illustrations, ainsi que du gauchissement conceptuel engendré par la traduction de ces mots dans les langues occidentales.

Une troisième raison est dans le contenu de ces textes: s'adressant à leurs semblables, ils ne contiennent pas d'exotisme ou de description de type ethno-pédagogique, pas de sexe, pas de quête identitaire (raison peut-être de leur infortune éditoriale?) et ils traitent de questions nées du dialogue avec le continuum mentionné plus haut en même temps qu'avec les transformations contemporaines de la société dont ils sont témoins. Loin de se résumer à l'expérience coloniale et à la construction d'une identité nationale ou ethnique, selon la thèse de Jameson justement critiquée par Ahmad (2008)⁵, c'est à des interrogations universelles, bien que culturellement très déterminées, qu'ils répondent.

J'exposerai les points de vue de trois de ces auteurs et j'essaierai de montrer en quoi leur œuvre peut nous aider à formuler une alternative à des logiques de pensée préformatées. Quant aux outils d'analyse à mettre en œuvre, sans partager la radicalité du courant « nativiste » (*deshivad*) seul à proposer un programme nouveau basé sur le rejet de tout concept ou outil critique occidental, après l'épuisement des diverses écoles littéraires/critiques en Inde (symbolisme, progressisme /réalisme social, néoréalisme objectif et expérimentalisme), je le prendrai en compte, à côté de ma propre tradition d'analyse stylistique héritée des formalismes des années 70. Chaque auteur, construisant avec un style éminemment singulier un monde de valeurs à lui, mes exemples, coups de sonde pour ces prolégomènes à une méthode, ne sont pas commensurables, mais chacun à sa manière dit une réflexion sur la condition humaine plus encore que sur la condition postcoloniale.

Le premier auteur, Nirmal Verma (1929-2007), romancier et essayiste, invite à poser la question du sujet et de ses répercussions sur la représentation du temps et de la culture.

Le deuxième, Dharamvir Bharati (1926 -1997), à poser celle de la violence et de la loi, à partir de la pièce *Age aveugle*, réécriture du dernier jour de la grande guerre qu'est le *Mahabharata*.

Le troisième, Habib Tanvir (1923-2009), à observer comment l'utilisation dans la performance des techniques théâtrales populaires (« folk ») permet, selon son expression, d'« être plus indien pour être plus brechtien » et de développer une version personnelle de l'humanisme radical.

⁵ Jameson Fredric, "Third-World Literature in the Era of Multinational Capitalism", *Social Text* 15, 1986, pp. 65-88; Ahmad Aijaz, *In Theory: classes, nations, literatures*, 2008 [1992] New York : Verso.



Viren MURTHY

Histoire, Université du Wisconsin à Madison, Etats-Unis

History, University of Wisconsin-Madison, USA

“I divided my time at IEA Nantes between working on my book on pan-Asianism, finishing up other projects and attending the various seminars and workshops organized by the Institute and the various fellows. IEA Nantes has been an ideal place for me to experience a dialectic between writing, reading and learning from one’s colleagues. I have made a number of friends here, many of whom have enriched my research and provided me new perspectives from which to look at my work. I shall look back fondly on my experience here in the years to come.”

Takeuchi Yoshimi, Pan-Asianism and the Conundrums of Global Modernity

Séminaire du lundi 18 avril 2016

In the past few decades, as scholars have criticized Eurocentrism and searched for Asian identity, they have rediscovered the work of Takeuchi Yoshimi (1910-1977). Takeuchi was a major public intellectual in postwar Japan, but his most salient work revolves around a theory of Asia in relation to de-colonization and a critique of Eurocentric hegemony. Combating Eurocentrism inevitably entails grappling with issues many intellectuals from various disciplines confront today; in particular, critics of Eurocentrism encounter a specific reading of the relationship between unevenness and time. As people perceive unevenness around the world, they often imagine the historical trajectories of regions around the world often travelling to the same path. In short, the unevenness of capitalist modernity is grasped in terms of speed, which refers to

a movement in time – different regions and nations appear to move to the same destination at different velocities. Pan-Asianists and other critics of Eurocentrism attack precisely this picture of the world. Marxists have at times reproduced the above spatio-temporal complex through positing a sequence of modes of production and Takeuchi's confrontation with the above model involves problems concerning the intersection of Marxism, Third-worldism and postcolonialism, since he asks how resistance on the peripheries of global capitalist is possible.

Despite the extremely important work concerning Takeuchi in recent years, there has been insufficient engagement with Takeuchi's relation to Marxism and how his work could be further illuminated by bringing his work in dialogue with Marxist theory. At the heart of the confrontation between Takeuchi and Marxism is the question of how one thinks of Marxist project in relation to critiques of modernization theory. Proponents of modernization theory often translated geographical unevenness into temporal backwardness and concluded that Asian regions needed eventually to catch-up with the West. Using Johannaes Fabian's famous words, we could say that modernization theorists and many Japanese Marxists denied coevalness to Asia

As some presentations at IEA Nantes have already suggested, responses to unevenness are complex. Marxists have attempted two strategies both of which have not been entirely successful. On the one hand, echoing or anticipating Fabian, they strive to assert that Asia is coeval with Europe and America, since all nation-states are part of the global capitalist system. This strategy has the advantage of asserting the China and India for example are not backward. However, the problem with this position is that all differences seem to evaporate into a night in which all cows are capitalist. The other strategy, expressed clearly by post-colonial theorists, is to affirm a difference that escapes capitalist logic. This position has the advantage of overcoming a simple teleology, but if this difference is purely other, then one faces the problem of why such difference would be relevant to those who are interested in larger projects of human emancipation. Takeuchi's vision of China and Asia attempts a synthesis of these two positions and perhaps leans towards the latter, postcolonial view.

Takeuchi's vision of China belongs to a different epoch, one whose passing, we should perhaps lament. Today China is often regarded a major player in the global capitalist system of nation-states. China-watchers, journalists and politicians constantly discuss China's "rising" and debate whether China will become a threat to the West. In this context, threat implies that China will become a greater capitalist power than the United States. Such discussions suggest that the rise of China will leave the global-system basically unchanged, insofar as it will still be a capitalist system; history will have merely replaced one hegemon with another. However, Takeuchi's texts depict a China that at once anticipates and runs counter to this view. Takeuchi's discourse anticipates the above view because he also stresses the importance of China in world-history. But rather than signify a rival capitalist threat, in Takeuchi's view, and in early post-war Japan more generally, China appeared as a hope for a different future, a future beyond the logic of imperialist and capitalist dominated modernity. In this context, Takeuchi attempted to reread the historical significance of both the 1911 revolution and the meaning Chinese literature as embodied in the figure of Lu Xun. In post-war Japan, when Japanese intellectuals were debating the consequences of the American Occupation and Japan's role in the Second World War, Japanese sinologists often turned to the 1911 Revolution as a symbol of a different future, despite its failure or even because of its failure. Takeuchi Yoshimi was the pioneer of this intellectual trend and he argued that, unlike the Meiji Restoration, which was a pale imitation of Western modernity, the 1911 Revolution represented a vision of revolutionary subjectivity, which included subtle mediations of language and politics. Takeuchi's post-war discussion of the 1911 Revolution builds on his inter-war text on Lu Xun, in which he reads this famous Chinese writer as a philosopher of nothingness.

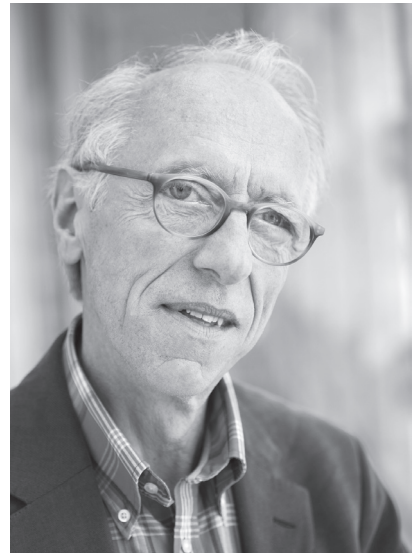
We might here be reminded of Hegel's famous discussions of nothingness in the *Phenomenology of Spirit*. Although Hegel is often thought of as the teleological thinker and Eurocentric thinker par excellence, the use of some of his concepts in non-Western contexts suggests that much more is going on in his work. Takeuchi probably did not read Hegel carefully and so rather than talking about intellectual influence, I underscore conceptual confluence, grounded in global capitalist modernity and attempts to resist it from a subjective perspective. Nothingness here implies the potentiality of subjectivity. In his post-war works, Takeuchi reads Lu Xun as a critic of modernity and then uses his reading of Lu Xun to rethink the relationship between China and Japan and eventually Asia and Japan. Takeuchi claims alternative temporalities and global unevenness could possibly lead to spaces of hope for a future beyond capitalism. These ideas come through in Takeuchi's reading of Mao Zedong, which he develops during the postwar period.

I end my presentation with a discussion of how to think of Takeuchi's work in relation to recent theories of capitalism. As I have mentioned above, Marxism and postcolonialism represent two sides of an antinomy and a Marxist response to postcolonial critiques requires being able to deal with that which is not completely subsumed under capital. I follow recent attempts by Marxists to deal with this through drawing on the idea of formal subsumption. While most Marxists interpret capitalism as moving from a stage of formal to real subsumption, recently some theorists challenge this view and contend that capitalism can never attain real subsumption. From this perspective, we can think of incomplete subsumption as being the condition for the possibility of Takeuchi's reading of Asia. Does such a perspective have more than merely historical significance to us today?

Pierre MUSSO

Sciences de la communication, Université de Rennes 2,
France - Membre associé

*Communication sciences, University of Rennes 2,
France - Associate Fellow*



« *L'IEA de Nantes est un lieu de recherche, de réflexion et de rencontres, garantissant la plus grande liberté et favorisant la créativité. C'est un "paradis intellectuel", presque une utopie scientifique réalisée. L'IEA offre un environnement très riche de chercheurs venus du monde entier et de divers champs disciplinaires. Pépinière d'innovation et de collaborations, l'Institut permet de tisser des relations entre chercheurs du "Nord" et du "Sud", en favorisant les regards croisés sur les différentes manières de penser et de voir le monde. Ce qui correspond à son concept fondateur, à savoir privilégier les recherches relatives à "l'armature dogmatique des sociétés".* »

Le management – approches théoriques et critiques

Séminaire du lundi 30 novembre 2015

Le terme *management* vient du vieux français (« mesnage » ou « ménage ») et de l'italien *maneggiare* (dresser les chevaux) – concept que les Anglais ont emprunté pour créer le *management* – fait référence à la famille, à la maison, à l'administration des biens et à l'idée de gouvernement de la maison. Olivier de Serres, dans *Théâtre d'agriculture et ménage des champs*, paru à Paris en 1600, décrit le rôle du « ménager » dans la gestion de l'entreprise agricole : le ménage, c'est une bonne organisation du travail et un bon gouvernement.

A la fin du XIX^e siècle, les ingénieurs civils importent le terme dans l'entreprise. Frederick Taylor publie en 1903, un ouvrage intitulé *Shop Management*, avec le sens moderne visant l'efficacité de la production et de l'organisation. Il publie en 1911, les *Principles of Scientific Management*, fruit de sa pratique d'ingénieur dans de grandes entreprises industrielles. Le *management* définit l'organisation scientifique du Travail (OST), afin d'intensifier le travail, d'éliminer les pertes de temps et d'augmenter le rendement. Henri Fayol, ingénieur français formule dans son ouvrage *Administration industrielle et générale* (1916), les principes de la théorie industrielle du management : prévoir, organiser, commander, coordonner, contrôler.

Dans les années 1960, « le post-fordisme » dit « adieu à Taylor », avec un phénomène de résistance au travail parcellisé et répétitif et l'OST devient le centre de la contestation de « l'usine-bagne ». De nouvelles doctrines managériales s'élaborent notamment au *Tavistock Institute of Technology* de Londres, autour d'un programme dit de « Démocratie industrielle ». Des méthodes informatisées sont créées pour partir du client (Ohno Taiichi) avec des systèmes d'information ou une gestion informatisée basée sur des prévisions de vente et les fluctuations du marché. Les théories de « la stratégie d'entreprise » sont développées, comme la « *Courbe d'expérience* » du *Boston Consulting Group* ou la *Grille des 5 forces* de Michael Porter, ou encore « la théorie de l'excellence » (T. Peters et R. Waterman).

Le *management* est censé traiter de la « gestion efficace » de l'entreprise (produire le maximum de résultats avec le minimum de moyens) et de l'efficacité (augmenter la capacité de rendement). Il « consiste à faire en sorte qu'une action collective soit efficace » (Thévenet Maurice QSJ, *Les 100 mots du management*); « une théorie générale de l'administration doit inclure des principes d'organisation qui garantissent de bonnes décisions, au même titre qu'elle doit comporter des principes qui assurent une action efficace » (Herbert A Simon). Il recouvre trois notions : le *commandement* relatif à l'action sur les hommes de l'entreprise, l'*organisation* des fonctions et des activités et surtout une *doctrine* qui constitue la charte et la politique de l'entreprise.

Il est fondé sur quelques concepts flous comme l'efficacité, la performance, l'efficacité ou « l'excellence ». A partir de ces « principes » se met en place un gouvernement de la « *soft law* » (gouvernance). Il s'agit d'un ensemble hétéroclite de normes ayant une force normative mais dépossédées de légitimité démocratique : par exemple, la *soft law* centrée sur la RSE (Responsabilité Sociale des Entreprises) comme les principes directeurs de l'OCDE à l'intention des entreprises multinationales, les dix principes du Pacte mondial des entreprises des Nations Unies, la déclaration de principes tripartite de l'OIT sur les entreprises multinationales et la politique sociale, la norme ISO 26000 sur la RSE. La Banque Mondiale est désormais le principal producteur d'indicateurs globaux de gouvernance (*Worldwide Governance Indicators*).

Ces normes managériales sont soumises à l'autorégulation. Elles forment un code de conduite, des chartes privées, des codes déontologiques dans une grande diversité. Le cycle suivant est ainsi créé par le management : à partir de « principes » éthiques, universels et généraux, sont produits codes et chartes, d'où découlent les normes de management. On assiste à une sorte de retour de la morale dans l'entreprise. Est-ce la recherche d'un capitalisme moral ou une moralisation du capitalisme ? Certains parlent d'« un capitalisme kantien » légitimé par des principes généraux. D'autres évoquent une « démocratie monitoire » (John Keane, *The life and death of democracy*, 2010) maniant des normes soumises à la critique de l'opinion publique via des groupes ou les réseaux sociaux.

Mais le management a une portée bien plus grande. Il est devenu une doctrine, voire une idéologie et même prend valeur de dogme universel, comme l'a annoncé James Burnham dans *The Managerial Revolution: What is Happening in the World* (1941). Le « monde moderne »

disparaît pour laisser éclore la « société managériale », dit-il, « destinée à prendre la forme d'un État mondial unique ». La classe des « directeurs » ou « nouveaux managers », est formée « des hommes qui dans la société contemporaine, dirigent véritablement, du point de vue technique, le travail de la production, peu importe la forme juridique ou financière de l'affaire, qu'elle soit individuelle, en société ou gouvernementale » ; « ils dirigent déjà dans toutes les nations, les plus grandes entreprises ».

Plusieurs critiques sociologiques et anthropologiques du management se développent. Par exemple Jean-Pierre Le Goff dans *Le mythe de l'entreprise* (La Découverte, 1992) traite de « L'idéologie managériale » utilisant des mythes unificateurs, rites, fêtes, héros, mises en scène et aussi des chartes et projets d'entreprise allant jusqu'à livrer une « éthique en stock » pour modeler les comportements et esquisser un « ordre moral ». Pour leur part, Luc Boltanski et Eve Chiapello (*Le nouvel esprit du capitalisme*, éd. Gallimard, 1999) ont identifié un « néo-management » fait d'autocontrôle, auto-organisation en équipes pluridisciplinaires, visant une logique participative dans une entreprise en réseau, flexible et innovante. Ce « nouvel esprit du capitalisme » développe une nouvelle normativité : non plus l'ascétisme rationnel, non plus la légitimité du savoir et de la position hiérarchique mais la valorisation de l'activité et de sa figure emblématique, le manager. Un courant critique anglo-saxon s'est développé au cours des années 1990, autour des *Critical Management Studies* (Matt Alvesson, Bridgman, Hugh Willmott).

Pour Pierre Legendre qui en livre la critique la plus radicale dans l'ensemble de son œuvre, « Le Management prêche l'Évangile de l'Efficacité – The Gospel of Efficiency » (*Dominium Mundi. L'empire du Management*). Il « s'est constitué comme un corpus normatif, produit typique de la dogmaticité occidentale » (*Leçons VII*). Le Management est un dogme qui fixe la normativité contemporaine et prétend s'imposer à l'échelle planétaire. Son pouvoir est si fort que la critique du management pris au sérieux, est devenu un enjeu majeur.

La révolution managériale réalise ce que Saint-Simon et le jeune comte avaient annoncé dans *L'Organisateur* en 1819, « dans l'ancien système, la société est essentiellement gouvernée par des hommes ; dans le nouveau, elle n'est plus gouvernée que par des principes ». Cet industrialisme s'accompagne de la production d'une pensée elle-même née dans la production. Antonio Gramsci dit à propos du fordisme et de l'américanisme : « L'hégémonie naît de l'usine » (*Note sul Machiavelli*). Au-delà de l'entreprise, le Management est devenu « la version technologique du Politique » (P. Legendre, *Communication dogmatique*) : déjà il le vampirise, en attente de sa marginalisation ?



Mor NDAO

Histoire, Université Cheikh Anta Diop, Sénégal

History, Cheikh Anta Diop University, Senegal

Chaire soutenue par la Région Pays de la Loire /
Fellowship supported by the Pays de la Loire Region

« *Espace de rencontre, d'excellence où sont pensés les problèmes du monde, nous avons beaucoup appris de l'IEA lors des séminaires, conférences, projections de films, rencontres formelles et informelles. Nous avons pu, avec la documentation mise à notre disposition, élargir l'horizon de nos connaissances et, ce faisant, consolider notre masse critique. Mais l'IEA c'est aussi le contact humain. Sous ce rapport, j'ai observé, dialogué, consolidé et approfondi la tolérance, la courtoisie, accepté autrui avec ses différences. En un mot, de véritables leçons de vie fondées sur la tolérance, le respect mutuel, la générosité dans le savoir et l'avoir. Autant de connaissances, de leçons à investir pour la communauté, le continent africain, les générations actuelles et futures.* »

Recherche médicale et colonisation. Réflexions sur le transfert des savoirs et connaissances en AOF : le cas du Sénégal, 1895-c.a 1970

Séminaire du lundi 18 janvier 2016

Si la réflexion sur « l'histoire des maladies » et plus récemment sur « la place des maladies dans l'histoire »¹ a enregistré des avancées notables², en revanche, la recherche médicale et notamment les modalités de transfert des savoirs et connaissances dans les colonies françaises de l'Ouest africain dans une perspective historique gagnerait à être approfondie davantage. Le travail de Georges Basalla sur le modèle de diffusion de la science occidentale dans les autres parties du monde³, même contestable, eut au moins le mérite de poser les germes féconds de la réflexion sur les modalités de transfert des savoirs et connaissances, de leur traduction et retraduction du centre européen vers les périphéries coloniales⁴.

Dans le cadre de ce travail, l'essentiel de la réflexion porte sur le projet pastorien et les initiatives déployées pour « pasteuriser » les périphéries coloniales ouest africaines, notamment la colonie du Sénégal. Pasteur a utilisé trois points d'appui pour révolutionner la science moderne et les sociétés : l'hygiène, la médecine et la biologie (laboratoire). Si au XIX^e siècle les idées pastorienes ont triomphé en Occident, dans les colonies africaines, tout restait à faire.

Le travail mené par les pionniers aux niveaux médical et biologique (Emile Marchoux et Constant Mathis) se traduit par un essai de théorisation des méthodes pastorienes aux colonies et des recherches *in situ* afin de mettre « de l'ordre dans le chaos épidémiologique » construit autour des théories miasmiques, telluriques, néo hippocratiques : doctrine des miasmes (cliniciens) contre doctrine des germes (pastoriens). A l'époque, beaucoup de médecins officiant aux colonies contestaient l'utilité de la biologie.

Le Projet pastorien qui veut transformer la société par le biais de l'hygiène, s'exprime aussi par une « guerre contre les microbes »⁵. Il s'agit, dans les colonies, en déniait les cultures et traditions locales, de transformer les habitudes domestiques, source de dégradation physique et morale. La finalité, c'est de « produire » des hommes forts et sains. L'eugénisme, qui promet des hommes de bonne qualité⁶, s'exprime dans les colonies africaines par la doctrine « faire du Noir ». La production des hommes en quantité et en qualité a pour but de « développer le capital humain pour faire fructifier le capital argent »⁷.

¹ Mbokolo E., « Histoire des maladies, histoire et maladies : l'Afrique », in Augé M, Herzlich C, *Le sens du mal. Anthropologie, histoire, sociologie de la maladie*, ed. Archives Contemporaines, 1984, p. 155-186, p. 157.

² Delauney K., « Faire de la santé un lieu pour l'histoire de l'Afrique : essai d'historiographie », *Outre-Mers*, T. 93, No 346-347, p 7-46.

³ Basalla G., « The spread of Western Science », *Science*, vol .156, 5 mai 1967, pp. 611-622.

⁴ Voir à ce propos, Petitjean P. et al., *Science and Empire. Historical Studies about Scientific and Development and European Expansion*, Dordrecht-Boston-London, Kluwer Academic Publishers, 1992.

⁵ Voir à ce propos Latour B., *Les microbes : Guerre et Paix*. A. Métaillié, Paris, 1984.

⁶ Pichot A, *La société pure. De Darwin à Hitler*, Champs essais, Flammarion, 2009.

⁷ A. Sarraut, *La mise en valeur des colonies*, Payot, Paris, 1923.

Ce travail se propose de reconsidérer l'idée d'une Afrique déconnectée de la recherche mondiale qui doit être sensiblement nuancée. Sous la colonisation, la recherche menée en Afrique était connectée à de grands réseaux mondiaux. En effet, l'analyse des sources disponibles indique une recherche menée en Afrique connectée aux grands réseaux mondiaux : Cuba, USA, Brésil (Missions de Rio et Dakar, Instituts Pasteur), Allemagne. Ces réseaux de recherche initièrent de solides stratégies de coopération qui, pour autant, n'excluaient guère la compétition. Inscrivons, au titre des succès deux prix Nobel de médecine (Laveran et Camille Guy) ainsi que le vaccin Dakar contre la fièvre jaune en 1933.

Pourtant si la collaboration avec les structures occidentales furent fructueuses, il en va autrement s'agissant du dialogue avec le milieu africain malgré le recours à des agents de la médicalisation et un début d'africanisation des corps de santé. La difficulté du dialogue réside dans le caractère vertical du transfert, l'ignorance de l'Autre (l'Africain), de la différence, de l'altérité : rejet de la médecine locale, interdiction des tradipraticiens par le décret du 30 novembre 1892.

Ce projet essaie d'analyser les procédures et modalités de structuration du discours pastorien dans les colonies françaises d'Afrique. Comment se construit le savoir médical sous la colonisation ? Existe-t-il un rejet ou plutôt un synchronisme des modèles (occidental et local) par le biais de la « traduction/trahison » ou « milieu/contagion » ? Comment les pratiques pastorienues sont pensées en Afrique par les Européens et par les Africains ? Quelle place occupent les pensées et traditions médicales africaines dans la recherche, notamment dans le discours des institutions de recherche ?

Au bilan, l'analyse et l'évaluation des pratiques de recherches ainsi que des politiques de santé indiquent que sous la colonisation, la recherche médicale et les politiques de santé sont connectées à la mise en valeur. Pourtant, bien que souvent commandées par l'urgence, les contextes et les impératifs de la mise en valeur, ces recherches ont pu, à l'heure du colonialisme tardif, contribuer à la maîtrise des endémo-épidémies (fièvre jaune, paludisme, variole, rougeole) et au recul sensible de la mortalité dans les colonies.

Samuel Alfayo NYANCHOGA

Histoire, Université catholique d'Afrique de l'Est, Kenya

History, Catholic University of Eastern Africa, Kenya



“The collegiate culture at the Institute enabled me to improve on the overall quality of my project. The ambiance at the Institute and its location away from the disruptive activities of city life enabled me to concentrate on my academic work with minimal interruption. The office space, internet and printing facilities together with the support from the institute staff and a nearby accommodation setup enabled me to concentrate on my research with minimal interruption. The timely and well spiced entertainment breaks from research work is a big plus. The weekly common meals created a familial culture and provided much need refreshment from the rigors of academic life.”

Slavery Heritage, Marginalization and Conflict at the Kenya Coast

Séminaire du lundi 16 novembre 2015

The contextual exposition of this study is that the abolition of slavery and slave trade in the mid of the 19th century did not end the practice at the Kenya coastline. The practice continued up to early 20th century. Arab and Indian slave traders taking advantage of the fragility of the colonial administration and legal pluralism continued with the practice in order to meet the labour demands of plantation economy that had flourished along the East African coast. In law and in practice the Kenya coastline; under international treaties of 1833, 1862, 1886, the Colonial Stock Act of 1895 and Colonial Order in Council of 1920 was neither a British colony nor a dominion. Hence the sovereign and the function of the sovereign was

the sultanate of Zanzibar. The sovereign laid claim to land and his representatives who were issued with land titles before 1895 and before the British assumed administrative rights of the region. The sovereign and those acting on behalf of the sovereign, because of the plurality of law, custom and labour demands perpetuated slave trade and the practice of slavery beyond the royal decree of 1907¹.

Overtly current scholarship on the subject of slavery at the Kenya coastline have focused on abolition history and heritage conservation as means of community empowerment but less has been done on identity politics and how it resonates with those who constitute the marginalized category. This is important because abolition did not address post slavery livelihoods along the East African coastline and at the ten mile coastal strip. Was this abolition without emancipation of the ex-slaves and their descendants?

Consequently many of the freed slaves became squatters and finally landless and set in an intricate process of patron client relations that characterize contemporary political economy of the region. Some of the notable settlements for the freed slaves located at along the coast are Takaungu, Frere town, Rabai, Gasi, Fioni, Fikirini, Shimoni and Vanga².

The post slave societies intersect with a highly hierarchized society where identity politics and hierarchization denote rights and privileges. A slave heritage is synonymous with marginality because; the hierarchy of rights and privileges impose boundaries of social difference and hence boundaries of inclusivity and exclusivity. The manifest characteristics are social classificatory system, landlessness and contested citizenship. Those at the bottom of the hierarchy of rights and privileges question whether the letter and spirit of national constitution and fundamental rights can protect them and hence change their status. The critical issue is whether marginality associated with slave legacy is or is not justiciable? If it is not; is conflict an inevitable response to collective injustice? What are the trends in this context? Is Kenya in the post slavery stage when in fact we have 'post slavery legacies,' 'post slavery societies,' 'post slavery populations' or 'post slavery heritage'? Does, the futuristic notion of this terminology perhaps indicates of neo-slavery in Kenya?

Due to power politics, Slave heritage is often deliberately underrepresented, at times misrepresented and often ignored because it is deemed to be peripheral to national history. Consequently this has led to destruction and even disuse of important slave heritage sites in Kenya. The slave physical landscape arena is also the source of strong social and political tensions between the descendants of former slaves; descendants of former slave masters; indigenous communities and commercial developers.

¹ Alpers, E. A. (1975). *Ivory & Slaves in East Africa. Changing patterns of international trade to the later nineteenth century*. Nairobi: Heinemann.

Alpers, E. A. 'The East Africa Slave Trade' in *Historical Association of Tanzania Paper No. 3*, 1967.

Ballarin, M. P., & Kiriama, H. (2013). «La 43e tribu : héritage de l'esclavage dans la région de Mombasa (Frere Town) au Kenya». In: M. Henri, D. M. Laure, V. Thomas, B. M. P. (Eds.), *Traites et Esclavages en Afrique orientale et dans l'océan Indien* (pp. 284-301). Paris: Karthala.

² Cooper, F; Holt, T & Scott R. (2007), *Beyond slavery Exploration of race labour and Citizenship in post emancipation societies*. Chapel hill University of North Carolina Press

Degraft-Hanson, Kwesi J. (2005). « The cultural landscape of slavery at Kormantsin, Ghana », *Landscape Research*, 30:4, 459-481.

Depelchin, J. (2004). *Silence in Africa history: Between the syndromes of discovery & abolition*. Dar es Salam: Mkuki na Nyoya Publishers.

Frankl, P. J. L. (1993). "An Arabic deed of sale from Swahili Mombasa Dated 1292/1875". *British Journal of Middle Eastern Studies*, 20(1), 33-41.

Harris, J. E. (1971). *The African presence in Asia: Consequences of the East African slave trade*. Evanston: Northwestern University Press.

Memory on slave heritage collages multiple narratives, with some nested on others. Slave narrative from below exhibits several pointers of marginalisation and exclusion from the discourse of power. The victims conveniently choose to remember their past when the narrative serves them well. They also choose to forget and weave new narratives because the stigma of slavery becomes the boundary of exclusion and dispossession. The master narrative has been that of denial of involvement through silence. The ancestry of the master narrative though well endowed and resourced courtesy of their forefather's involvement in slavery, have conveniently edged off the limelight and shun the subject even though they own huge tracts of formerly slave plantation land. On the other hand, the government narrative is that of denial and lack of open discussion on the subject of slavery, marginalisation and landlessness common among the victims of this practice³.

The overall effect of slavery heritage and identity is exclusion from legal statutes as citizens, access to land ownership despite occupation of same land for several generations, as well as political and economic disenfranchisement. Though not publicly acknowledged, there is an existence of a social classificatory system at the coastal areas based on race, colour, social background, religious affiliation and slave ancestry. Those with slave ancestry are most marginalised and pauperised when compared to well endowed and resourced ancestry of the slave perpetrators.

This study on slavery and slave trade in Kenya is aimed at fostering open dialogue between different groups in order to address the challenges currently faced by the ex-slave descendants in terms of social and national identities, exclusion as well as rights of ownership to properties such as land. More importantly the study interrogates how the heritage and cultural landscape may better be preserved and used in a sustainable manner to empower these communities and enhance livelihoods.

³ Nyanchoga, S. A., Kiriama, H., Abungu, P. and Marie, P. B. (2014). *The Consequences of Slavery Heritage at the Actual Kenya Coast*. Nairobi: CUEA Press



Gabriela PATIÑO-LAKATOS

Sciences de l'éducation, Université Paris 8, France

Education Sciences, University of Paris 8, France

« *Étant moi-même une personne constituée par une double origine culturelle, parlant quatre langues et pratiquant activement le croisement de frontières disciplinaires dans mon propre parcours de recherche, j'ai été ravie de pouvoir bénéficier des échanges soutenus avec des chercheurs du monde entier grâce à l'atmosphère de grande ouverture que l'Institut d'études avancées de Nantes réussit à mettre en place. Cette expérience a été pour moi d'autant plus significative que les chercheurs plus expérimentés et le personnel de l'Institut font preuve de générosité et de respect pour l'accueil de jeunes chercheurs comme moi. Dans ces échanges, j'ai pu davantage enrichir ma discursivité et mon raisonnement. Tout particulièrement, ce séjour m'a apporté les conditions nécessaires, spirituelles et matérielles, pour pouvoir développer de ma propre recherche – elle s'est davantage précisée –, ce qui dans les conditions habituelles des contraintes professionnelles aurait été bien plus difficile.* »

Nouvelles interfaces et instruments numériques : quels enjeux pour l'activité prothétique et pour les économies humaines ?

Séminaire du lundi 7 décembre 2015

Il semble désormais admis que le numérique a introduit dans notre monde contemporain, suite à l'informatisation du monde, une « révolution », une « transformation radicale », voire une « mutation » culturelle. Dans ce contexte, les expressions « culture du numérique » et « culture numérique », jouissant depuis quelque années d'une grande popularité, laissent supposer que le numérique est en lui-même ou implique une culture. Il est important alors de se poser la question suivante : l'usage, la manipulation d'instruments numériques est-il un critère suffisant pour parler ici de « culture du numérique » ? Or, si tel est le cas, ledit numérique n'échappe pas à des interrogations anthropologiques fondamentales – au sens large, c'est-à-dire à tous les questionnements qui concernent aussi bien les processus d'hominisation ou d'humanisation que de culturation dans notre espèce – sur les dispositifs, les pratiques, ainsi que les effets matériels et immatériels qui constituent son domaine d'existence. Les recherches que j'ai menées depuis trois ans dans le cadre de l'Agence Nationale de la Recherche, notamment dans le domaine de la création et l'éducation artistique assistée par des instruments numériques (dont le Méta-Instrument et la Méta-Mallette), s'inscrivent dans l'esprit de ces interrogations anthropologiques.

Cinq concepts majeurs sont déterminants dans mon analyse des effets et des implications de certaines pratiques numériques au regard du processus d'hominisation. Premièrement, le concept de néoténie, formulé dans le domaine de la biologie et réinterprété en psychanalyse et en philosophie afin de désigner les conséquences de la condition générale de prématuration biologique et d'inachèvement organique sur le développement de la vie subjective et culturelle. Deuxièmement, le concept freudien de pulsion rend problématique le vieux terme d'instinct, de même que le schème-réflexe physiologique simple, qui sont inappropriés pour décrire les tendances complexes, hautement variables et peu déterminées, au moment de la naissance, du comportement humain. Troisièmement, le concept philosophique de prothèse est le pendant nécessaire du concept de néoténie humaine ; ce concept désigne tout instrument qui se greffe – en vue d'une correction, d'une suppléance ou d'une extension d'organe – au défaut d'achèvement de l'être humain. En quatrième lieu, le concept de sémiose vient soutenir de manière essentielle la fonction anthropogénétique des prothèses culturelles : l'usage de prothèses a été généralement accompagné dans l'histoire humaine de l'emploi de systèmes de signes à caractère symbolique et produisant des effets de sens. Sémiose et prothèse sont l'avant et le revers de la technique en tant qu'activité hominisatrice de notre espèce. Enfin, le concept de sujet, défini comme étant à la fois une formation et une fonction évanescences qui résultent de la mise en place d'un appareil énonciatif symbolique.

Trois questions générales sur les nouvelles activités prothétiques impliquant des instruments numériques se dégagent dans cette recherche : d'abord, de quels processus de subjectivation les gestes prothétiques en question sont-ils porteurs ? Cette question est d'autant plus importante que, étant donné sa situation première, l'être humain doit, dans tout contexte culturel, se donner lui-même des gestes pour agir tout en se donnant une figure humaine – ce qui

est en jeu, c'est la genèse des gestes corporels dans leur rapport aux formes symboliques et aux prothèses corporelles qui ouvrent un nouvel espace de coordonnées spatio-temporelles.

La deuxième question opère un déplacement et déploie à la fois cette première question en interrogeant les types de fonctions subjectives que les pratiques numériques font émerger : qui assemble les éléments constitutifs de ces expériences corporelles et comment le fait-il, de sorte à pouvoir éventuellement construire un objet d'expérience qui soit producteur de signification ?

Enfin, la troisième question en découle : quelle est la sémiose qui accompagne (ou pas) ces nouveaux moyens technologiques proposés, par exemple, dans le domaine de la création et de la pédagogie artistique ? Et dans quelle mesure cette sémiose est-elle capable, selon ses caractéristiques énonciatives et morphosyntaxiques, d'inscrire – du moins partiellement – une part du réel dans une expérience qui puisse être assumée par un sujet, et de soutenir ce dernier dans cette épreuve ?

Les nouveaux instruments numériques posent de manière inédite le problème du « rehaussement » (augmentation) du corps et de l'esprit par la technique. La question de fond qui est posée ici est la suivante : par quoi l'homme est-il soutenu dans son effort d'élévation corporelle et psychique ? Deux types qualitativement distincts de créations culturelles permettent à l'homme de dépasser sa condition première de désarroi pour assumer une « position verticale » (littérale et métaphorique) : (1) des outils et des techniques matériels qui soutiennent, supportent, de toutes les façons possibles, le corps humain ; (2) les techniques immatérielles (grammaires) qui soutiennent l'esprit, dans la mesure où elles font advenir dans le temps des opérations de pensée et de perception qui transportent l'homme vers d'autres réalités en lui faisant assumer des positions diverses. Ayant coupé son rapport à l'ancienne transcendance (liée à la sacralité du langage), l'être humain miserait-il aujourd'hui de plus en plus sur les prothèses technologiques pour se soutenir ou s'élever du sol ?

Les effets de ces activités prothétiques contemporaines sur les processus de subjectivation et de socialisation de l'expérience corporelle qui sont en jeu dans la création (poïétique) et la réception (esthétique) d'œuvres culturelles seront analysés en fonction des rapports qui peuvent se nouer entre quatre types d'économie : économie psychique ; économie sociale ; économie poïétique (de l'œuvre) ; économie marchande-industrielle.

Hamadi REDISSI

Sciences politiques, Université Al-Manar, Tunisie

Political Sciences, Al-Manar University, Tunisia



« [...] Enfin, on n'a pas toujours l'opportunité d'une résidence dans un centre aussi prestigieux qui a acquis déjà ses lettres de noblesse en peu d'années. Aussi, fallait-il en tirer le plus grand avantage. Pour moi ce séjour m'a permis de travailler dans la quiétude, au prix d'une solitude affective éprouvante, mais féconde. Elle m'a éloigné de l'agitation socio-politique de Tunis à laquelle il est difficile d'échapper quand on est sur place, juste le temps de lire et d'écrire. Comparés à d'autres séjours que j'ai effectués dans d'autres institutions, je ne saurais dire combien celui-ci est différent. Certains instituts ou centres de recherches vous livrent à vous-même. D'autres font dans le service minimum. Il y en a qui sont bons, je pense à Recht als Kultur (Bonn). Là, l'institut fait dans le « All-inclusive ». L'accueil chaleureux, les conditions de recherches excellentes, la documentation sur demande disponible, le suivi administratif très professionnel et la convivialité passant par la commensalité, le double rituel du séminaire et la rencontre du mardi autour d'un film ou d'une conférence, tout cela procède à la fois de l'académie et de l'esprit de famille. Et c'est unique. »

La controverse monothéiste en langue arabe à l'âge classique (IX^e-XIII^e siècles)

Séminaire du lundi 25 avril 2016

Le point de départ de cette recherche est le discours de Ratisbonne, du pape Benoît XVI, le 12 septembre 2006. Il avait cité l'empereur Manuel II Paléologue à propos de la fois d'un islam propagé par la force et humiliant la raison face à un Dieu « absolument transcendantal », tout le contraire d'un christianisme fondé sur l'amour et baignant dans le Logos. Deux lettres lui sont adressées par des lettrés musulmans, dites la lettre des « 38 » et des « 138 », par référence au nombre des premières signatures. Ce que le pape a dit par la bouche d'un Byzantin, les minoritaires d'Orient l'ont déjà dit. C'est l'objet de ce travail : la controverse monothéiste à l'âge classique, dont les adresses des musulmans au pape en sont à la fois la manifestation aseptisée. Placée dans la longue durée, elle en est également l'une des pièces.

Sur le plan conceptuel, il s'agit d'examiner l'islam autrement que sur les modes philosophique et du dialogue œcuménique. Nous disons « controverse » (« Munazara ») non par attrait personnel pour la littérature de combat, la *Kulturkampf*, mais c'est le nom presque neutre que l'islam médiéval donne au « dialogue » utilisé dans les joutes oratoires, synonyme de disputation, voire de jactance. Autrement dit dialoguer c'est discuter, et discuter c'est polémique. On aura tort cependant de penser que la polémique est un exercice strictement académique : elle nous instruit sur le présent : le rapport entre le vivre-ensemble dans la différence et le droit de détenir la vérité religieuse : comment diverses communautés, formées sur une base religieuse, puissent-elles vivre ensemble, chacune étant convaincue qu'elle est la seule communauté à être dans la vraie religion ? Le vivre-ensemble est un partage mais la vérité est exclusive. Mon but n'est pas d'examiner les rapports entre musulmans et non musulmans, plus précisément le mode de coexistence médiévale en droit et dans les faits, du reste en décalage. Une littérature abondante existe sur le sujet. Mais de problématiser trois enjeux : la domination de la majorité, la vérité religieuse et le rapport à autrui. En fait, la polémique croisée nous instruit sur la fabrication d'une identité théologico-culturelle. C'est la problématique. Elle n'a rien à voir avec le statut de « protégé » dit *dhimmi* en islam. La méthode de travail est celle de l'histoire des idées, une discipline classique mais qui a été enrichie par l'épistémologie du discours (la généalogie, les strates, les règles du discours). Il se peut que l'histoire de la polémique aboutisse à une généalogie inversée des idées : non pas comment les idées se sédimentent et se transforment (au point de rire des origines comme le disait Foucault dans le sillage de Nietzsche), mais de quelle manière elles résistent à l'épreuve du temps, voire s'appauvrissent à terme.

Le débat se déroule à trois (islam, christianisme et judaïsme) à travers un immense corpus à trois volets (échange épistolaire, séances de controverse et essais individuels). Il met en branle trois types d'arguments : exégétiques, rationnels et historiques. Du IX^e au XIII^e siècle, l'islam s'est cependant taillé la part du lion, avec pas moins d'une trentaine de textes d'inégale valeur. Aussi nombreuses sont les pièces de réfutation chrétiennes, souvent plus concises, tandis que les objections juives connues sont nettement moins nombreuses, mais tout aussi percutantes. Le travail exhume des archives, des textes rares, une quinzaine de lettres que je réparties en trois espèces de lettres la lettre personnalisée, l'échange dialogique et le courrier anonyme adressé à tous. Et plus nombreux encore les séances de débat (« Majlis ») entre savants, parfois en présence du calife. Deux traits décisifs caractérisent le majlis religieux, quasiment absents de la scène

européenne médiévale : le pluralisme et l'ouverture d'esprit. Première règle : le devoir de vérité à confirmer par la raison. Deuxième règle : le droit de dire proche de la parrésia : le franc parler, tout dire et dire vrai. Troisième règle, dire, c'est savoir-dire selon des protocoles déontologiques et éthiques canonisées. Quant aux thèmes polémiques, ils portent sur le plan de Dieu (1), l'altération des Ecritures (2), l'Annonce de Muhammad (3), Jésus (4), la bible selon l'islam (5) et la vraie religion (6). Les communautés, toutes, se construisent ainsi : entre inimitié et amitié, consensus et dissensus, singularités et conformisme, vérité et puissance, nombre et lieux. En quoi la polémique nous instruit-elle encore sur le vivre-ensemble aujourd'hui ?



Fernando ROSA

Anglais, Université de Stellenbosch, Afrique du Sud

English, Stellenbosch University, South Africa

Chaire soutenue par l'Université de Nantes / *Fellowship supported by the University of Nantes*

“At the end of the day, all things considered, however, for me the IEA has genuinely proved to be a prime location for reflecting on the contours of the coming paradigm change welding both science and other perspectives, one based on a creolised, non-authoritarian metaphysics (creolised as it does not tap into forms of orthodoxy and normativity, and non-authoritarian as it shuns hierarchy and empowers both the imagination and personal experience and bodily desire), welded to a hermeneutics of suspicion and pragmatic perspectives typical of genuine science. This veritable cauldron of influences and perspectives is therefore a true boon for innovative approaches to knowledge that break down barriers, and open the way to spreading it well beyond the walls of the campus. As the late celebrated molecular biologist Lynn Margulis once said, ‘science that is not public is not science’.”

Reading Avicenna in the Deccan: Plants, Drugs, Science, and Magic in Early Modern Eurasia and the Indian Ocean

Séminaire du lundi 23 novembre 2015

This is an attempt at sketching a ‘heretic’ history (following Jeffrey Kripal’s proposal) pertaining to a sixteenth century physician, botanist, pharmacological specialist, and, why not, gnostic ambassador, namely, Garcia da Orta, who lived out the latter half of his life in Goa, Estado da Índia. Alternatively, I will attempt to show that one of the difficulties in dealing with Orta and his work is that, after a certain point, both far outstrip the boundaries of any documented or documentable connected or global histories, especially as they partake in what Gregory Bateson once called an ‘ecology of mind’ and, more recently, Ioan Couliano rather appropriately called a ‘tree of gnosis’. D’Arcy Thompson’s famous studies of allometry (i.e., the relation between body shape and size), for instance, in the link between phyllotaxis (numerical relationships between spiral structures in plants) and the Fibonacci sequence, ultimately derived from Indian mathematics and Sanskrit prosody, also come to mind here.

Orta’s full name actually means ‘Garcia of the Garden/Orchard’, and can be said to be a typical New Christian or Jewish convert’s name (such names are said to have often included natural features as well as plant names). Accordingly, the first French translation of his work (by Antoine Colin, published in Lyon in 1619) names him as Garcia du Jardin. It is difficult to describe Orta/Orchard in a nutshell, in spite of a rather copious bibliography on his work. Perhaps our best guide here remains his younger friend, protégé, and admirer, namely, Luís de Camões, the renowned Portuguese poet of the Renaissance and seasoned Indian Ocean adventurer who published for the very first time in the very pages of Orta’s work. It was an encomium to his friend: Camões thought he was above Chiron, the centaur known as a healer, astrologer, teacher of heroes, and oracle of Antiquity.

Favorecei a antiga Sciencia que ja Achilles estimou
Olhai que vos obrigua
Verdes que em vosso tempo se mostrou
O fruto d’aquella orta onde florecem
Prantas novas que os doutos nao conhecem
Olhai que em vossos annos
Produze huma orta insigne varias ervas
Nos campos Lusitanos
As quaes aquellas doutas e protervas
Medea e Circe nunca conheceram
Posta que as leis da Magica excederam
E vede carreguado
De annos, letras, e longa experiencia
Hum velho que insinado
Das gangeticas Musas na sciencia
Podaliria subtil e arte syluestre
Vence o velho Chiron de Achilles mestre.

The value of Orta's knowledge of herbs and plants comes out clearly in Markham's somewhat stilted and abridged translation of the poem (Markham 1913: xi):

The lore which Achilles once valued I studied with thee, you opened my eyes to its charm. In your garden of herbs each flower, each tree, were seen in your time by your friend. The fruits of that garden [i.e. Orta] collected from far, were unknown to the learned of old. See how, in thine age thy wisdom and care brought many new simples to light. Unknown to the ancients, but revealed to our sage are the plants in thy garden of herbs. You have opened to us an inspiring page. To thy neighbours like magic it seems. Taught of yore by the muses of Ganges and Ind, full of learning, as of years, in all that is known of the true healing art, old Chiron must bow before thee.

It is of course possible to trace Orta's personal itinerary from Spain to Portugal to India; his many travels inside India (he knew the coast well, all the way from Gujarat to Ceylon, and also parts of the interior, perhaps the Ghats included, though it is highly doubtful that he ever reached the Ganges or the Coromandel Coast). It is also possible to point out what for his time were the unique voices of slaves in his work (African or Asian, or a mixture of both); it is even possible to trace the many wondrous itineraries of his plants and drugs, hailing as they do from the Mediterranean, Eurasia, Africa, and the Indian Ocean, as well as the wanderings of some of the people who brought news of such drugs and plants to him (for instance, the unnamed man from Malacca, in what concerns durians, a fruit Orta apparently never set eyes on during his life). If we venture that plants and drugs and their consumption makes us all to some extent into cosmopolitan creoles, then Orta was one such cosmopolitan creole par excellence. In a very recent reassessment, Michael Pearson, for instance, unambiguously states that Orta was a man of the Indian Ocean (Pearson 2015). Yet he was also from the Mediterranean; from Iberia; from the Rome of the Orient (as Goa was then called by some, as it teemed with churches and priests); and even from Bombay, as he was the first colonial landholder on record there. Moreover, he would almost turn into a man of the Deccan Sultanate of Ahmednagar, had he accepted the local ruler's, the Nizam Shah, invitation to defect and settle down there as a court physician: in the end he did not, in spite of keeping a close friendship with Bahadur Shah. In particular, Orta would read and discuss Avicenna's work with the Nizam Shah, who was a learned man himself.

More amazing still, he clearly talked to everybody within sight, including, as is obvious from his *Coloquios*, his own slaves. His book as a consequence depicts encounters with Jews, Muslims, converts, Christians, Hindus; viceroys (he was personal physician to no fewer than two), kings, princes, commoners, other physicians; from all of them he tries to obtain information about plants and drugs and their use. He evidently does not necessarily deem a learned colleague's information intrinsically more worthwhile than that of a slave. Writing at the start of the Scientific Revolution, Orta has been quite clearly touched by it (he has accordingly been seen as one of its pioneers). He has also been touched by much more than science, as his humanism – and his humanity – practically overflows from his text. Incidentally, even in his now quaint-sounding Portuguese, Orta's text still reaches the reader across the centuries as a refreshing voice. Perhaps unsurprisingly, on occasion it can still be consulted with profit by specialists in medicine, drugs, and botany. Historians and others, nonetheless, have read his work mostly through the prism of the history of science in some of its more specialised chapters (especially medicine, botany, and pharmacology). The challenge when reading Orta nowadays is reading him against the grain of current epistemologies – and in the process hopefully retrieve some of the text between the lines that Orta could never make explicit. As C. R. Boxer in particular makes clear, Orta lived his entire life in the shadow of death. He not only needed an imprimatur to publish his book in Goa, but also badly needed to go under

the radar (and, just as badly, he also keenly felt the need to put his work out in the world). After he died in 1568, perhaps unsurprisingly, his remains would be disinterred on orders of the Office of the Inquisition in Goa, and burned in an auto-da-fé. His sister died at the stake, and one fears to think what may have been the fate of his two daughters.

Reading Orta's text 'heretically, so to speak, therefore involves writing an account that does not do the Inquisition's job twice, namely, one that does not erase what are arguably the many layers present in his book – clearly partly personal testimony, partly scientific treatise, partly drugs-manual, and much else besides as Camões' poem in fact powerfully hints. The caveat is that we can neither avoid searching for evidence (and thereby write a 'speculative' account); nor plunge headlong into an evidentiary mode of historiography/writing. Tantalisingly, as one reads Orta, the evidence is there/not there.

Even Orta's destiny seems to be drawn to this conundrum: he got an imprimatur for his book, and had very prestigious connections. Yet, ultimately the Inquisition caught up with him, albeit only posthumously. What he merely intimates is in this way often more *gritante*, to employ a Portuguese word that is hard to translate – namely, it shouts louder at us – than what he piously announces (for instance, his horror of heresy – sic). Last but not least, there are the drugs and plants themselves, the true personages of his book, as Camões was among the first to note. Orta's book has been immortalised thanks to his own genius and the Scientific Revolution which he himself helped pioneer in what was then a distant colonial outpost - distant from an assumed metropolis, that is. As Orta text shows, it was clearly central in more ways than one. It is also worth noting that the colony seemingly strikes back at the empire in his very work, as his book returned to Europe and became justly famous there. Yet, the very reverence in which Orta has been held has arguably helped both immortalise and erase his voice for us. My argument will be that it is only in the crux of an encounter between the spirit of the Scientific Revolution of which Orta was one of the luminaries, on the one hand, and the magic and poesy of plants and drugs sketched by Camões, on the other, that we will be able to fully retrieve – and rework – Orta's message for our time.



Kumar SHAHANI

Artiste indépendant, Chaire Raza, Inde

Independent Artist, Raza Chair, India

Chaire soutenue par la Fondation Raza, Delhi /
Chaire supported by the Raza Foundation, Delhi

“For me it was a homecoming, back to an imaginary womb of sorts, where the white noise is of the future, conceived and not-yet-realised, the senses mutating to new perceptions of the past. [...] I am sure that those who have the opportunity of inhabiting it in the future will continue to build bridges with comparative hermeneutics of image-sound-word – the other senses, through their relay and the intervals and interstices in between. Synesthesia will never seek an absolute tempering. It will always flounder, be on the precipices of error, find itself in tonal surprises of scratches and noise, displaced synapses, fortuitous circumstance, defying gravity, releasing in random flashes the brilliance that illuminates all darkness, that fulfils the shunya in splendid plenitude, after the forest of the night, ‘au fond de l’inconnu pour trouver du nouveau’.”

Inauguration de la Chaire RAZA le lundi 12 octobre 2015

L’Institut d’Etudes Avancées de Nantes reçoit en résidence chaque année depuis sa création des intellectuels et artistes indiens. Cette longue collaboration a abouti à la création d’une chaire prestigieuse dédiée aux arts visuels à l’IEA de Nantes en partenariat avec la Fondation Raza à Delhi. La « chaire Raza » est consacrée à l’accueil d’artistes et écrivains indiens pour des périodes de résidence de 3 mois à l’Institut afin de favoriser la promotion des arts visuels et les échanges du monde artistique indien avec le public français.





Radhika SINGHA

Histoire, Université Jawaharlal Nehru, Inde

History, Jawaharlal Nehru University, India

The Coolie's Great War: the Indian Labour Corps in France, 1917-1919

Séminaire du lundi 13 juin 2016

Scattered over miles of desolate country, where the villages have been literally pulverized, and the shell-pocked land is like the surface of a rough sea, there are many colonies, containing thousands of India's working classes.¹

On Armistice day India was represented in France by only artillery and A.S.C drivers and by Indian Coolie Corps².

Of the 1.4 million Indians recruited for the First World War, some 563,369 were non-combatants, or 'followers' yet their particular kind of war-work is rarely mentioned in the literature. Among them were those who made up the medical, ordinance and transport services, and those attached to regiments or other formations as cooks, sweepers, water-carriers, grass-cutters, laundry-men, black-smiths, and cobblers. This talk focusses on the 'Coolie Corps', who were not regarded as a permanent part of the Indian army, yet they were a regular feature of military border-making in India, and also accompanied expeditionary forces overseas. Those sent to France and Mesopotamia during the First World War acquired the politically more acceptable name of the Indian Labour and Porter Corps.

The literature on India in the Great War has focused overwhelmingly on the rushing of two infantry and cavalry divisions to hold the fragile line in France and Belgium in 1914. The dis-embarkation of 'les Hindous' at Marseilles in September 1914 was hailed with wild

¹ YMCA account of Indian labourers and artillery drivers in France, 1918.

² *The Empire at War*, Vol. V (1926) p. 342.

excitement. However, as it became clear that there were going to be no swift and easy victories, the accolades dimmed. In December 1915 the Indian infantry was shifted to Mesopotamia, though the Indian cavalry was retained till March 1918. There was a second flow of manpower from India to France from June 1917, in the arrival in batches of the Indian Labour Corps, some men 48,000 in all, and some 18,000 artillery drivers. This entry into the European theatre of war didn't register at all - in fact the general impression was that 'all the Indians had left France in 1915'.

It is only very recently that the British Labour Battalions too have been rescued from their obscurity. The war-time code of hyper-masculinity meant that tribute to non-combatants had to be tempered by gesturing simultaneously to the higher order of sacrifice offered by combatant units. There was also less of an institutional investment in writing the history of temporary formations. However the man enrolled in a British Labour Battalion in France had the status of an enlisted soldier and he would go home with his name, rank, service number and unit stamped on one of the 6.5 million silver British war medals which were distributed. The very need to chose the inferior metal of bronze to strike 110,000 British war medals for the coloured Labour Corps illustrates the necessity of placing their services on a symbolically lower footing.

Yet the most striking aspect of conclusions emerging from recent work on the various coloured units in France is that there were specific political reasons in every case which also contributed to their 'obscuring' from narratives of the European war. China, initially a neutral in the war, had to organize the exodus of the Chinese Labour Corps in low key to avoid alerting Japan and Germany. The resistance of organized labour to Chinese immigration also ensured that publicity was kept to a minimum. Britain had promised that Egypt would not be called upon to fight against Turkey so the use of Egyptian labour was played down. The Dominion of South Africa sent 15,000 men in the South African Native Labour Corps but was determined not to allow them to invoke their war service to make any political claims. To keep labour mobilization for the war at a distance from ongoing controversies about indentured migration to sugar plantations overseas, the Government of India cast it as recruitment for 'military service overseas'. The Indian intelligentsia had its own investment in allowing the humble stigmatized figure of the coolie to blur into the valorous figure of the sepoy.

At one level my work on Indian non-combatants in the First World War is a project of recovery, an effort to cast some light on actors consigned to the shadows of history. To do so, it tries to bring military history into conversation with labour history. This gives us a better sense of the range of services, skills and crafts required in war time. It also encourages us to look beyond the Punjab to other tracts where reliable pools of labour were tapped by the army. 'Tribal' and 'untouchable' communities edge their way into the picture, so too jail populations and those categorized as 'criminal tribes'. Notionally at least, we can factor in the labour of women and children positioned on fields, tea and rubber plantations, textile mills, and tanneries as a crucial aspect of 'India's Contribution to the War'.

In a broader frame I want to assess the political issues raised by the tapping of India's demographic resources for empire at war, the labour regimes bent to this imperative, and the impact this exercise had upon visions of the post-war order. How can one place India 'in' the Great War instead of treating it as an 'external' event to which she 'contributed'. How can one retain nevertheless a sense of the 'lumpiness' of experience, of differences in form, scale and intensity.

The interest in 'connected', trans-national or 'global' history, has drawn our attention to events and identities shaped in the flow of people, objects, and beliefs across national or geographical boundaries. Some practitioners have underlined the need to remain alert nevertheless

to the symbolic and institutional power exerted by borders. One way to operationalise this approach has been to examine the First World war not only as a conflict fought out between individual nation states, but ‘among empires as multi-plex politics’ (Burbank and Cooper). Trans-national and multi-ethnic publics making their divergent demands upon centenary commemorations of the Great War encouraged a move in this direction. For some scholars, contemporary events such as the First Iraq War and its consequences, underlined the importance of understanding how far-flung struggles for territory, influence and resources impacted upon the European ‘core’.

In my talk today I want to introduce you to the story of the Indian Labour Corps (ILC) as a component of the different ‘coloured’ or ‘native labour’ units brought to France to deal with the manpower crisis which overtook this theatre in 1916. The label was one which justified inferior care and a harsher work and disciplinary regime than that experienced by white labor. However, official reports and newspaper coverage also expose a dense play of ethnographic comparison between the different colored corps. The notion was that to ‘work’ natives properly, the managerial regimes peculiar to them also had to be imported into the metropolis. The register of comparison was also shaped by specific political and social agendas which gave some colored units more room than others to negotiate acknowledgement of their services. One dimension of the war experience for Indian laborers was their engagement with institutional and ethnic categorizations. The other dimension was the process of being made over into military property and the workers’ own efforts to reframe the environments, object worlds, and orders of time within which they were positioned. By creating suggestive equivalences between themselves and other military personnel, they sought to lift themselves from the status of coolies to that of participants in a common project of war service. At the same time, they indicated that they had not put their persons at the disposal of the state in exactly the same way as the sepoy.

Dmitrii TOKAREV

Littérature comparée, Académie des Sciences
de Russie, Russie

*Comparative Literature, Russian Academy
of Sciences, Russia*

Chaire soutenue par la Région Pays de la Loire /
Fellowship supported by the Pays de la Loire Region



« *Mon séjour à l'IEA de Nantes s'est avéré être très fructueux sur le plan professionnel : d'abord, j'ai pu faire considérablement avancer mon projet ; ensuite, j'ai noué des contacts utiles avec plusieurs réseaux scientifiques en France. En ce qui concerne le projet, j'ai préparé une série d'articles qui formeront une future monographie ; j'ai particulièrement apprécié dans cette perspective la possibilité d'accès direct à des sources françaises qui m'a été offerte par l'Institut grâce au service de prêt entre bibliothèques. Pour les contacts, outre l'Université de Nantes, je dois mentionner l'Université de Clermont-Ferrand où j'ai donné des cours en tant que professeur invité et dont le laboratoire de recherche CELIS m'a élu son membre associé. En général, on ne peut que vanter la qualité des programmes et des initiatives scientifiques de l'Institut ainsi qu'un superbe accueil qu'il a réservé à tous les résidents. »*

L'émigration russe en France dans les années 1920-1930 : problèmes identitaires, mémoire collective et individuelle, enjeux de rapprochement intellectuel et culturel franco-russe

Séminaire du lundi 23 mai 2016

L'émigration russe était loin d'être cette communauté tant mythifiée formée de Russes blancs déclassés, d'anciens nobles devenus chauffeurs et d'anciens militaires travaillant dans les usines Renault et Citroën ou dans les cafés et restaurants parisiens. Sans doute les anciennes élites de l'Empire furent-elles très présentes dans la diaspora russe, mais cela plus grâce à leur visibilité dans la population active des années 1920 qu'en vertu de leur nombre réel. De fait, les statistiques, parfois il faut le dire assez approximatives, montrent qu'un tiers environ des émigrés « proviennent de milieux sociaux culturellement plus défavorisés ou sont très spécifiquement issus, pour l'essentiel, de la paysannerie »¹. Ces personnes, dans la majorité des cas, des soldats recrutés dans l'Armée blanche ou des membres des anciens corps expéditionnaires, étaient très souvent natifs des provinces sud de l'Empire, y compris l'Ukraine actuelle et les régions cosaques du Sud-Est. Seul un cinquième des réfugiés étaient des Russes du Nord ou des Grands Russes venus des capitales et des grandes villes². C'est eux qui fournissaient principalement les cadres des élites culturelles, artistiques et savantes, moins visibles pour un Français ordinaire mais beaucoup plus importantes que les élites tsaristes pour la formation de ce phénomène exceptionnel de la Russie exilée.

Si la France est considérée en 1924 comme le premier pays d'accueil des exilés russes en Europe, les chiffres sont bien variables, allant d'une estimation de 400 000 Russes présents sur le territoire à 60 000-80 000 environ selon les décomptes contemporains. Le nombre global de Russes émigrés n'est pas moins incertain, il oscille entre 1 et 2 millions de personnes. Cette absence de données crédibles s'explique tant par la multitude de trajectoires de la dispersion russe en Europe (via la Turquie, d'une part, et la Pologne et puis l'Allemagne, de l'autre, sans oublier les migrations vers l'Extrême-Orient, où Kharbin est devenu une véritable capitale de la Russie orientale) que par la présence des réfugiés « sur place », ces Russes résidents des territoires qui faisaient partie de l'Empire avant 1917.

Si, durant quelques années qui ont suivi leur émigration forcée, les Russes ont continué à vivre la Russie au présent, comme si leur séjour en Europe n'était qu'une courte parenthèse, dès l'établissement de relations diplomatiques entre la France et l'Union soviétique en 1924 ils se sont vus obligés de réévaluer leur vie et de tenter de vivre un autre présent, celui de l'exil. Leur vie devient donc composée de deux plans, celui du présent vécu au jour le jour dans un pays étranger, et celui du passé sans cesse retravaillé et reconstruit. Tous les endroits « russes » à Berlin ou à Paris – restaurants, clubs, amicales, sociétés savantes et rédactions de journaux – fonctionnent comme ces lieux de mémoire, pour reprendre la formule de Pierre Nora, où les émigrés pratiquent l'art de rendre le passé

¹ Catherine Goussef, *L'exil russe. La fabrique du réfugié apatrié (1920-1939)*, Paris, CNRS éditions, 2008, p. 45.

² *Ibid.*, p. 42.

vivant. Ils essaient d'y retrouver non pas seulement le temps mais aussi l'espace perdu, ce qui aboutit à la fondation, entre autres, d'une multitude de sociétés amicales fondées par des gens de différentes régions de la Russie.

Pourtant, les Russes ne pouvaient pas ne pas comprendre que leurs efforts pour « transporter » la Russie vers un autre espace ne donnaient que des résultats illusoires. Il fallait chercher ailleurs que dans l'espace fantomatique d'une fausse Russie restituée dans ses beaux décors, qui n'était qu'une imitation dérisoire de la Russie vraie. Le contraste entre le présent réel (la vie quotidienne à l'étranger) et le passé prétendument retrouvé était trop grand pour que les émigrés ne tentent pas de l'estomper grâce à la magie de l'art et tout particulièrement de la littérature. Car c'est par l'intermédiaire d'une œuvre littéraire que le passé peut être retrouvé et revécu non pas comme un passé « transporté » dans un présent (c'est le cas des mémoires qui ont besoin d'un présent pour faire ressurgir le passé) mais comme un passé toujours présent.

Sans surprise, les œuvres de fiction consacrées à la vie d'avant la « catastrophe » de la Révolution abondent dans les années vingt et trente. Leur objectif est bien clair : substituer au présent de l'exil le présent de la vie en Russie. Ce n'est pas seulement un travail de mémoire, comme dans les mémoires, mais aussi un travail de destruction de la mémoire, car la réalité décrite se présente comme étant ici et maintenant.

Mais, au fur et à mesure que l'image de la Russie s'estompe, le présent actuel attire de plus en plus l'attention du public russe. L'heure n'est plus aux souvenirs mais à un travail d'adaptation à la nouvelle vie. Et si pour beaucoup la France reste une terre d'exil, un changement important commence à se dessiner dans la conscience de certains Russes, qui se mettent à percevoir la France comme un pays à vivre au présent mais aussi comme un pays à vivre au futur.

Les contacts entre les Russes et les Français jouent dans ce processus d'implantation sur un nouveau sol un rôle très important. Ces contacts, assez intenses dès le début des années 1920, ont atteint leur apogée vers la fin de la décennie et le début de la décennie suivante et se sont centrés autour de quelques foyers de la vie culturelle et intellectuelle.

C'est dans ce contexte qu'il importe d'analyser l'héritage intellectuel du « Studio franco-russe » qui fut un phénomène exceptionnel dans l'histoire de contacts intellectuels franco-russes. Initiées par un poète et romancier Robert Sébastien et un ancien combattant de l'Armée blanche devenu journaliste à l'Intransigeant Wsevolod de Vogt (Fokht), ces séances de débats publics se sont tenues régulièrement au cours de deux saisons, de novembre 1929 à mai 1930, puis de novembre 1930 à avril 1931.

Deux exposés, l'un du côté français et l'autre du côté russe, étaient suivis de débats ouverts sur les thèmes suivants : l'inquiétude dans la littérature, l'influence mutuelle des littératures française et russe, l'œuvre de Dostoïevski, de Tolstoï, de Proust, de Gide, le roman français et russe depuis 1918, la littérature soviétique, Paul Valéry, le symbolisme français et russe, Descartes, Péguy, le renouveau spirituel en France et en Russie.

Outre l'intérêt que présentent les séances en elles-mêmes, il est important d'examiner certains malentendus et erreurs, volontaires ou non, qui les ponctuent. Deux notions, celle d'humanisme et celle d'intellectualisme, se présentent comme une véritable pierre d'achoppement des débats : évoquées régulièrement lors des séances consacrées à Gide, Valéry, Proust et Descartes, elles sont interprétées par les Français et les Russes de façon très différente, ce qui témoigne tant de difficultés explicites de traduction de notions philosophiques et culturelles

que de divergences implicites au niveau de la production de sens. Dans le même temps, ces erreurs et malentendus sont loin de ne traduire qu'un malaise, éprouvé par des gens de cultures et de langues différentes, de parvenir à un quelconque consensus. Même s'ils témoignent en général de difficultés d'élaboration d'un langage commun, ils s'avèrent parfois, et assez souvent même, être bien productifs, en donnant lieu à des discussions animées qui permettent, sinon de connaître la vérité, à tout le moins d'en entrevoir un coin.

Samuel TRUETT

Histoire, Université du Nouveau Mexique, États-Unis

History, University of New Mexico, USA



“As a historian of the Americas, venturing into global history, I have benefited from the IEA-Nantes’s emphasis on north-south relations. I came to write a book that centers loosely on the border crossings and entanglements of a British sailor who sailed across the China Seas and Indian and Pacific Oceans and wound up a peasant villager in the Mexican borderlands. I plunged more deeply into maritime Asian history than projected, and made unanticipated forays into the borderlands of northern India and the heart of Malay Borneo. Being able to share ideas with scholars of India and the Islamic world made a huge difference. It gave me the curiosity and courage to steer my project in new directions.”

The Border Crossings and Tangled Tales of the Nineteenth-Century World

Séminaire du lundi 9 novembre 2015

In response to what many perceive as an increasingly global world, historians are crossing imperial, national, and regional borders in new ways – stretching our historical view of the world across a wider canvas. Whether the focus is on global history, or on networks, flows, entanglements, migrations, or inter-imperial or transnational relationships, these crossings typically favor larger-scale views of the past. They often lose track of the human substance of history: the flesh-and-blood actors who anchored the world in place while connecting its far-flung shores together through their border crossings.

In my seminar, I discussed elements of a book-in-progress, which approaches world history from the ground up, through a humanized, border-crossing perspective. I took as my point of departure the travels and entanglements of a single individual, an ordinary British sailor named John Denton Hall, who drifted into the greater China Seas and the Indian and Pacific Oceans and ended up a peasant villager in the U.S.-Mexico borderlands. Following Hall and his cohort through the world, I told a larger tale of a century shaped by two, countervailing forces: the growing power of empires, nations, and markets to map, claim, and control the world; and new relations of mobility, which led ordinary people to cross borders and elude incorporation more than ever before.

My traveling companion, John Denton Hall, personified both forces. Raised among imperial railroad engineers, metropolitan merchants, and marine surveyors, he sailed into a locally-rooted world of adventurers, villagers, mobile regimes, and go-betweens; a world in which one's identity, allegiances, and sense of direction were constantly up for grabs.

Hall set sail from London in 1843, at the age of fifteen, to see the world. For a time, he was apprenticed to a crew of adventurers in Borneo (serving under James Brooke, the so-called White Rajah of Sarawak). He then became a navigator's assistant under Sir Edward Belcher (who was tasked to survey the East Indian Archipelago following the First Opium War), and a second mate in an opium frigate between Bombay, Calcutta, Canton, and Shanghai. When the opium trade slumped due to economic crises in Europe in 1848, Hall wandered west to South America and north to the gold fields of California. There he fell in with a ragtag crew of Mexicans and Ópata Indians who took him south to their remote village in northwestern Mexico. He imagined he would make his fortune in mining and return to England. But soon he found himself raising a Mexican family, and making ends meet as a prospector, a healer, a smuggler, and a village scribe. Years later, in 1892, his peasant children buried him in the local cemetery, where he was soon forgotten.

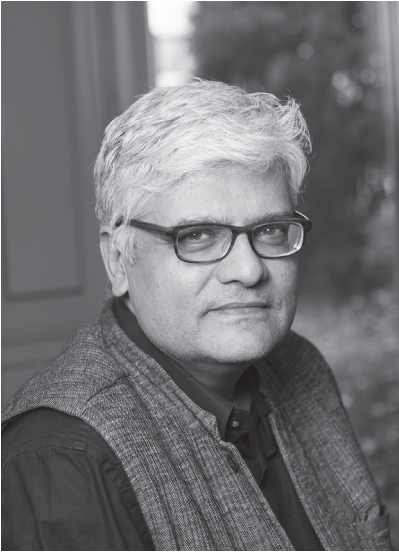
Hall would have been lost to historians as well, were it not for his memoirs, which he wrote by the dim glow of a tallow candle in the 1860s. His manuscript later made a journey of its own, north across the U.S. border to the archives of the Huntington Library (in San Marino, California), where I found it several years ago.

Using Hall's travels and adventures as a point of departure, and entangling them with those of his fellow nineteenth-century wanderers, I discussed how we might use border-crossing peoples to open new humanized portals into world history. I focused in particular on the intimate entanglements of family and patronage networks in linking mobile peoples across imperial, national, and maritime borders – while putting new flesh on the scholarly notion of a *histoire croisée* (entangled history) of the nineteenth century. I also considered a set of historical resonances between the terrestrial borderlands of the United States and Mexico (which I know well), and the maritime borderlands of the China Seas – which I've spent the better part of my time at Nantes learning about.

Both of these regions (and the networks associated with them) embodied a central paradox of the nineteenth century world. In their efforts to fix peoples, lands, and seas in place – to tangle them in imperial, national, and market webs – states and their elites helped produce a world of unprecedented drift. Some aspects of this story fit within imperial and national containers. Others do not. To understand them, we must imagine other ways of organizing the entanglements and crossings of world history.

I also used the crossings of Hall and his global cohort to think more deeply about the stories we tell about the nineteenth-century world. Imperial and national histories were creatures of the nineteenth century – often written to point as much of the world as possible towards national and imperial ends. No matter where one’s tale began, it ended (in this nineteenth-century scheme) with spaces domesticated by (and oriented around) nations and empires. The tangled tales I focused on were, by contrast, far more open-ended. They frequently led to unexpected ends, and drifted into the uncharted corners of a world that eluded empires, nations, and their master narratives for years to come.

By transcending empire- and nation-centered frames, I sought in my seminar to shine new light on legacies of mobility that have often been written out of world history. At the same time, I showed – from my particular border-crossing perspective – how nineteenth-century empires and nations were often far more improvised, shape-shifting, and nomadic than we remember. As nations, supranational entities (the EU, for instance), corporations, workers, and refugees move through the world today, we look to a border-crossing future with only a vague (and often faceless) sense of our border-crossing past. With my focus on intimate tales and trajectories, I proposed a different way forward: one that captures the humanized crossings and resonances between past and present worlds, in order to imagine a useable past for our own global age.



Ravi VASUDEVAN

Histoire, Centre pour l'Etude des Sociétés
en Développement, Inde

*History, Centre for the Study of Developing
Societies, India*

“The IEA offers a remarkable environment for research and intellectual conversation. Our time here is caught between the rhythms of personal work, helped by a warm and convivial administration, and exposure to a variety of topics and philosophies of research, from a refreshingly wide geography of experience. Senegal and East Africa, the Indian Ocean, South East Asia and the Middle East, the Americas and a ‘West’ composed of circulations and exchanges rather than certitudes; public health, peripatetic medical professionals and medicines, biotechnology; the conundrums of intellectual property; the contemporary potentials of classical languages and texts; labouring bodies, laws, disciplines and contests; image and sound/music archives and practices; socialist and postcolonial reasoning; the list of riches on seminar days is a real joy. And all this sitting atop the junction of the Loire and the Erdre; what a vista to begin and end the day with!”

Film in the archive of mediatized politics

Séminaire du lundi 2 mai 2016

It is startling to see, in the days of satellite television broadcast, the use of mobile van transportation of media forms. The startling phenomenon of the hologram used by Narendra Modi for his campaign in the Indian General Elections of 2014, an avowedly virtual form that uses

a physical apparatus to reach audiences, is one of the intriguing features of the contemporary which led to the formulation of research questions which motivate this essay. Its thematic focus is on the political uses of the film archive. A key question is how documentary or short film experience acquires a sense of political immediacy, a more general one is how to think of film as archival object and resource for historiography.

In the longer history, the newsreel, the short film and the radio were obviously key media forms for the presentation of the political. The Delhi durbars, elaborate ritual events orchestrating colonial India on the basis of rank and regalia around the figure of the emperor, are the best covered events from the early twentieth century. There is considerable footage available online of these events, and important research undertaken by scholars such as Stephen Bottomore (Bottomore, 1995, 1997), Sudhir Mahadevan (Mahadevan, 2015) and others to situate the event in the history of early film, photography, and photo-journalistic history. The 1905 swadeshi agitation was another important instance covered by cameramen; and so too was Bal Gangadhar Tilak's funeral procession in 1920, through in these cases, no footage appears to remain. There is also some amount of so-called 'topical' film material and newsreel, including unedited archival footage, available in various deposits, including the recent Pathe online archive. After India's independence, another important resource for the non-fiction film archive emerges from Films Division, a film-making unit set up by the government to make official documentaries and newsreels that would be compulsorily screened as part of commercial theatrical exhibition.

For this exercise, I refer to the political in terms of a leader's iconicity, how his or her image is produced and projected through technological means. I briefly consider how this form of the political is relayed in the presentation of films in particular formats and in combination with other media. I will also suggest, however, that the political is inflected in filmic capture not by a register of certainty but possibility, including a speculative register about how such cinematic images function.

I employ two analytical strategies. The first is to explore how films or post-cinema media objects are composed, to look for areas of uncertainty and excess, in filmic images and in discourses about their making, circulation and reception. I do this by looking at 'stock' films that were made to be used as archive footage for newsreels, shorts, and so on. This latter category includes material which could not be used at the time of their capture because of the prevailing political situation. Secondly, I will be analysing a film made by a well-known director, S. Sukhdev, who made films commissioned by the Indian government, but was also considered part of an experimental documentary tendency of the time. Sukhdev's *Thoughts in a Museum* (1968), a compilation film he made for Films Division, is overtly on Teen Murti Bhawan, where India's first Prime Minister Nehru lived and which was subsequently made into the Nehru Memorial Museum; but it is also about Films Division as an archival deposit. I find Sukhdev's film interesting as method, a way of disaggregating unities and coherences, to create effects that sunder publics from the discourses of leadership which seek to mobilize them. It asks us to think about the space of the museum, and how and under what dispositions publics congregate; and, in turn, as cinema audiences, it asks us to look at Films Division archivally, as being a deposit which, while deriving from statist impulses, may offer information which exceeds bureaucratic objectives. Finally, I consider the relay of the political image into a proliferation of localities through the case of the hologram, and the discourses and media artefacts through which an account of its affects can be diagnosed. This includes the exploration of new types of deposit such as YouTube.

5, allée Jacques-Berque BP 12105
44021 Nantes cedex 1 — France
T — (+33) (0) 240 48 30 30
F — (+33) (0) 240 48 30 59



www.iea-nantes.fr

